

©Éditions La Galipote.

Photographie de couverture : Roselyne Vaure.

ISBN : 978-2-491832-03-2

Je m'appelais Julien Tournayre ...

*J'étais agriculteur au pays de Billom
dans la Toscane auvergnate.*

Alain Vaure

*Je m'appelais
Julien Tournayre ...*

*J'étais agriculteur au pays de Billom
dans la Toscane auvergnate.*

Éditions La Galipote

Préambule

C'est par un soir de l'hiver 2019 que lors d'un échange avec ma fille Emma, j'ai exhumé le dossier que j'avais constitué en 1997 sur mon grand-père maternel Julien Tournayre.

Virginie, ma fille aînée, (douze ans séparent les deux sœurs), se souvient de ses arrière-grands-parents, Julien et Hélène, et des moments magiques passés aux Cohériers – situé sur la commune de Montmorin près de Billom (63) – avant la disparition brutale d'Hélène le 3 juin 1992. Emma qui n'avait que dix ans à la mort de Julien le 6 mai 1999, explique ne pas trop s'en souvenir. Il faut dire qu'à partir du décès d'Hélène les visites à la ferme des Cohériers n'avaient plus la même saveur même s'il était important que Julien garde un contact étroit avec ses petits et arrière-petits-enfants.

Voilà pourquoi ce dimanche soir d'hiver la conversation s'oriente sur les grands-parents des Cohériers et plus précisément sur Julien, Emma avouant que dans sa mémoire l'image de Julien devient très floue. Tout en lui expliquant que Julien avait eu une vie bien remplie, je lui rappelle que durant l'été 1997, lors de ma réorientation professionnelle, j'avais pris le temps sur plusieurs après-midi d'interviewer Julien et de lui faire raconter sa vie sur un enregistreur à cassette.

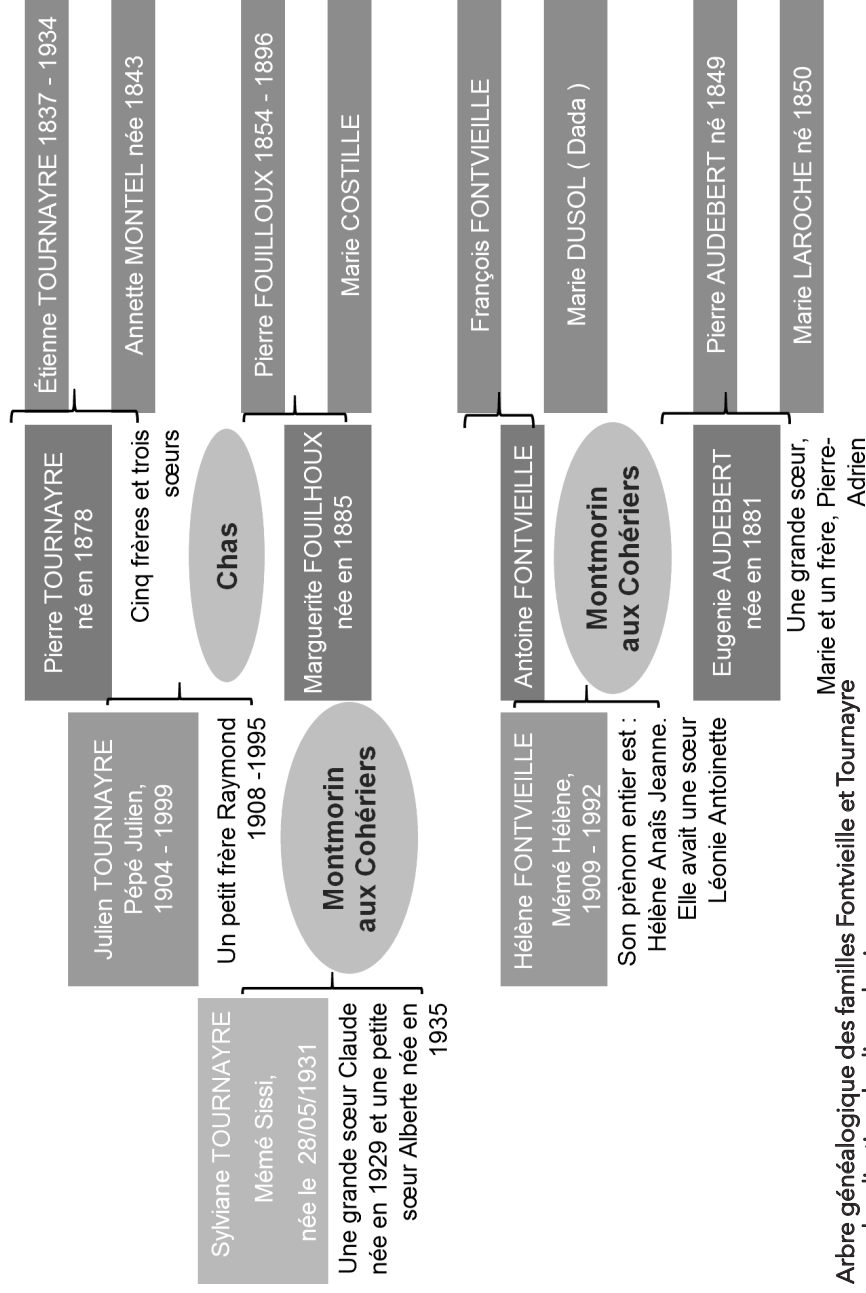
Emma insiste alors pour que je ressorte cet appareil afin d'écouter la voix de son arrière-grand-père. Me voilà donc parti à la recherche de ces "reliques" rangées depuis deux décennies au fond d'un placard. Au gré des rangements successifs, je me souvenais d'avoir fait un dossier complet concernant la vie de mes grands-parents maternels agrémenté d'un embryon d'arbre généalogique. Je mets en route l'appareil et la voix de Julien retentit clairement. Nous l'écoutons cinq minutes et je raconte à ma fille dans quelles circonstances j'ai réalisé cet enregistrement. Je lui rappelle qu'en 1997 – les enregistrements date d'août 1997 – je terminais ma formation d'éducateur spécialisé à l'EPIRES de Clermont-Ferrand et qu'ayant acquis une certaine expérience dans les entretiens d'enquête en sociologie, je m'étais fixé l'objectif de faire raconter à Julien sa vie mouvementée.

Je lui dis aussi que, depuis, je m'étais promis d'essayer de retranscrire sous forme d'articles ou de livre la vie de Julien qui a traversé le XX^e siècle avec des événements historiques qu'actuellement nous avons tendance à oublier mais dont certains, comme la Syrie, sont revenus dans l'actualité.

J'ai donc mis tous les documents en évidence proche de mon bureau, j'ai créé un dossier sur l'ordinateur et la routine quotidienne a pris le dessus. Il faut que je précise, que, bien que retraité depuis quelques années, je participe à une gouvernance associative qui m'occupe quasi à mi-temps, ce qui rajouté aux occupations de gestion du reste d'une ferme familiale et à la garde de nos petits enfants avec Jackie ma compagne, me laisse peu de place à l'isolement et à la concentration nécessaires au travail d'écriture.

Mais voilà que depuis la mi-mars 2020, en raison de la COVID-19, nous sommes confinés. Cette situation inédite change beaucoup de nos certitudes et génère une réflexion, à

mon sens, salutaire sur l’empreinte de “*l’homme nouveau*” sur notre bonne vieille terre. Je me suis donc remémoré les enseignements glanés dans les moments passés avec Julien et tout naturellement, comme notre vie est “chamboulée” j’ai ressorti “le dossier”, mis en route le lecteur de cassette audio, puis me suis installé au clavier...



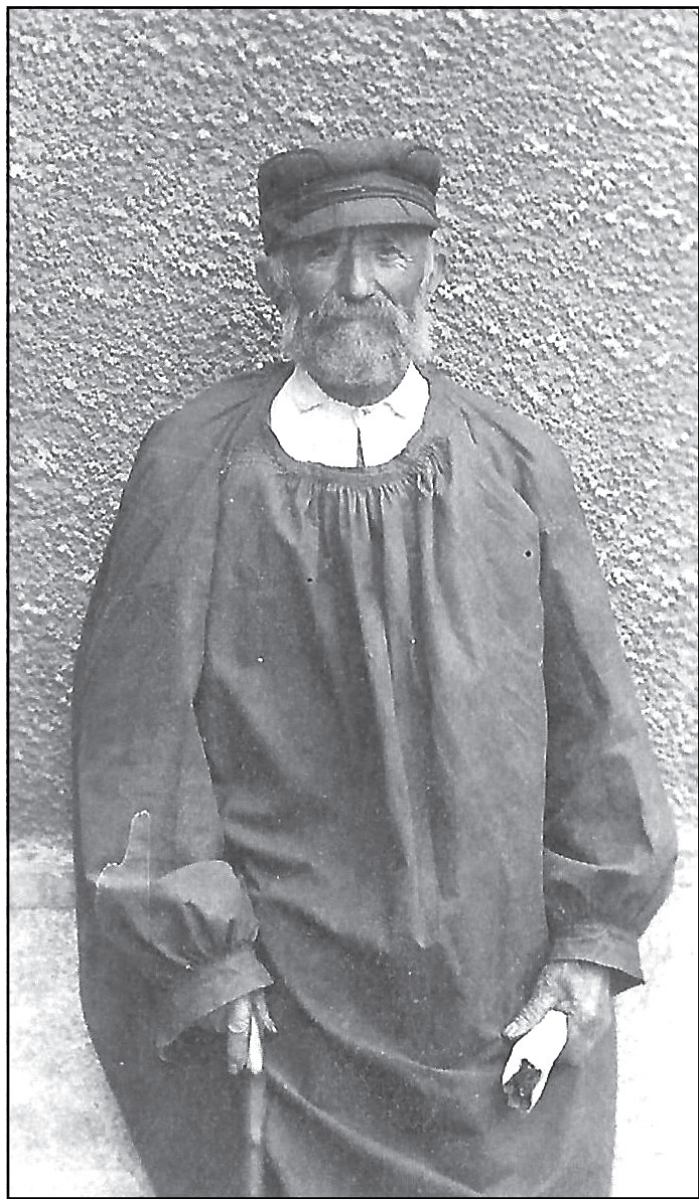
- 1 -

Les origines familiales et l'enfance à Chas

Julien se souvient de sa petite enfance : *« Je devais avoir six ou sept ans [vers 1911 - NDLR], mes parents Pierre et Marguerite habitaient à Clermont-Ferrand, la première maison à gauche quand on entre dans le quartier d'Herbet un peu avant d'arriver au pont des trois coquins » (...)* *« L'appartement se situait au-dessus du seul bistrot du quartier. Mon père, Pierre conduisait une paire de chevaux et avec la charrette faisait le tour de la ville pour ramasser les ordures qu'il ramenait au dépôt d'Herbet » (...)* *« Il était salarié de la compagnie d'ébouage »,* ajoute Julien. *« Lors de ses tournées, il montait se désaltérer, mais il n'était pas tranquille de laisser l'attelage des chevaux sans surveillance ».*

Julien poursuit : *« Quant à mes grands-parents ⁽¹⁾ Etienne et Annette, ils étaient paysans à Chas [la commune est située quelques kilomètres à l'ouest de Billom en direction de Clermont-Ferrand - NDLR] et à la tête d'une famille de huit enfants (cinq garçons et trois filles). Comme la ferme était trop petite pour faire vivre deux familles, au fur et à mesure du mariage des enfants ceux-ci s'installaient ailleurs. C'est pour cette raison*

(1) - Généalogie voir tableau joint : ses parents, Pierre (1878/1962) et Marguerite (1886/1960) Tournayre, et ses grands-parents paternels Étienne (né à Oriol, commune de Montmorin le 06/08/1837 et décédé en 1934 (à quatre-vingt-dix-sept ans !!!) et Annette Monteil native de Chas.



Étienne Tournayre (1837/1934), le grand-père de Julien.

que mes parents sont partis à Clermont-Ferrand ».

Après la disparition d'Annette, sa grand-mère paternelle, Julien précise qu'Étienne son grand-père paternel est resté seul sur la ferme plusieurs années : « *Il travaillait avec son voisin, un vieux garçon et pour démarrer le matin, tous les deux ils buvaient un petit coup de gnôle, puis Étienne se mettait à chanter. Il aimait bien chanter et il était bien farceur* ⁽²⁾ *aussi* ».

Si son père Pierre était éboueur, sa mère Marguerite travaillait chez Michelin « *dans la benzine* ». Julien reconnaît qu'on ne lui a jamais expliqué le travail de sa mère, mais plus tard, en échangeant avec des ouvriers de l'entreprise qu'il connaissait, il avait compris qu'elle devait passer des fils textiles dans la benzine, avant les opérations de vulcanisation de la gomme caoutchouc. Le climat de l'atelier n'étant pas sain, Marguerite n'a pas travaillé longtemps à l'usine. C'était avant la guerre de 14-18.

Julien s'en souvient bien car à l'époque « *le temps de l'école* », moyennant une pension, il restait chez ses grands-parents à Chas et n'allait à Clermont-Ferrand que pendant les vacances scolaires. Julien raconte qu'avant sa naissance ses parents « *avaient fait plusieurs grosses maisons* » : « *Une à Marsat à côté de Riom, chez les Montpensier... Pierre s'occupait d'un grand Parc et Marguerite cuisinait. Le patron faisait*

(2) - Julien se rappelle d'une farce perpétrée par un de ses oncles (une spécialité de la famille) dont fut victime son jeune frère Raymond (charcutier à Mezel). Celui-ci envoie Raymond chercher un grain de sel auprès de sa tante pour mettre sous la queue d'un lièvre aperçu au gîte lors d'un charriage... Bien sûr quand Raymond revient avec le produit demandé, le lièvre ne l'avait pas attendu. Cet oncle avait eu son fils Jean fusillé pendant la guerre de 14/18 sur ordre du général Pétain comme traître à la patrie car : « *Il ne voulait pas tuer son semblable* ». Julien était proche de cette famille car la sœur de ce cousin fusillé, Emma, était sa conscrite, et enfants ils jouaient ensemble. Quand notre fille Emma est née et que nous sommes allés la lui présenter, Julien était très ému au souvenir de sa cousine.

la bombe avec le curé de la paroisse et après, comme il n'y avait plus d'argent pour payer le petit personnel, ils ont dû partir »... Et de continuer : « Ils ont retrouvé une place dans une ferme de la Haute-Loire, pays de cocagne car mon père Pierre, en labourant, a trouvé un métal très rare de l'antimoine. Quant à Marguerite, elle s'occupait de la cuisine et du service parce que, dans sa jeunesse, elle avait appris ces métiers à Vichy pour servir les curistes ».

Le retour des parents de Julien à Chas

À l'issue de cet épisode de leur vie de salariés à Clermont-Ferrand, puis de “gens de maison” Pierre et Marguerite sont revenus s'installer à Chas. Julien explique : *« Comme ils n'ont pas pu reprendre la maison familiale, qui du fait des nombreux héritiers ne leur était pas destinée, la famille ⁽³⁾ s'est installée dans une maison [cf. photo en page suivante] avec dépendance à l'entrée du bourg de Chas. Avec l'argent gagné chez les autres, ils ont acheté une vache et un tombereau pour travailler leur petit lopin de terre (...). Puis quand mon frère et moi avons été plus forts et que mon père a pu acquérir une autre vache pour faire “un joug” nous nous sommes loués “à façon ⁽⁴⁾” pour travailler “à la cartonnée” les terres des*

(3) - Julien explique les tensions entre son père et sa mère. Marguerite avait le cœur sur la main et quand la famille (beaux-frères, belles-sœurs et leur descendance) débarquait de Clermont-Ferrand, elle faisait à manger pour tout le monde et après, à la maison, ils se serraient la ceinture... *« Ça ne plaisait pas à mon père »,* et Julien de se souvenir que sa mère avec sa femme Hélène s'étaient rendues à l'enterrement d'un de leur cousin avare et pique-assiette de Clermont-Ferrand : *« Il n'y avait même pas à manger après la cérémonie ».*

(4) - Les entreprises de travaux agricoles sont une spécialité de Chas, car actuellement deux grosses exploitations agricoles font les campagnes des moissons et autres travaux agricoles sur la région de Billom et dans le département du Puy-de-Dôme.



La maison de Chas.

paysans qui n'avaient pas d'attelage ». Julien se souvient : « *Il fallait se lever à point d'heure et je sommeillais sur le trajet pour se rendre, au pas des bêtes, dans les villages alentours de Chas (...). Les labours, c'était en automne, les autres saisons on travaillait pour nous* ». Puis au terme de cette période de "travail à façon", Julien précise que son père Pierre est devenu métayer au château de Chas : « *Ça allait déjà mieux car c'était plus près et surtout on s'était outillé (...). On avait acheté un brabant et un extirpateur* ».

À Chas, un grand jardin extraordinaire reste gravé dans la mémoire de Julien. Il le décrit : « *Mon grand-père, Étienne, avait acheté un terrain en allant vers le cimetière. Cette terre, avec son travail et celui de ses fils, était devenu un beau jardin potager et fruitier que j'aimais beaucoup. La*

maison de mes grands-parents est revenue, lors du partage, à un de ses oncles qui a émigré à Nébouzat [commune du Puy-de-Dôme située dans les Dômes - NDLR]»...

Julien reconnaît que son père Pierre était « *un adroit greffeur, c'est-à-dire qu'il pratiquait la greffe des arbres fruitiers et de la vigne* ». (...) « *Pierre et ses frères avaient appris la greffe dans le midi et l'un d'eux avait même un diplôme de greffeur. Ainsi dans leur jeunesse les frères Tournayre avaient planté beaucoup de vignes "chez les autres". Ils avaient peu de terres et après le phylloxera, il a fallu greffer du Gamay local sur les ceps de vigne américains* ».

Julien dit avoir appris cela avec son oncle, le plus jeune : « *Le soir à la veillée, il greffait les plants et ça prenait bien (...). Quand j'étais jeune j'aimais bien faire ça, mais maintenant, à mon âge, ce serait plus difficile car il faut voir clair...* ». « *Quand on était à l'école de Chas quelqu'un de Clermont-Ferrand était venu nous faire une démonstration de greffe ⁽⁵⁾ et on avait fait des essais (...). J'avais greffé un plant de pommier et il avait pris, j'en étais fier* ». Pour Julien, la greffe en écusson est la plus difficile à réaliser : « *C'est une technique spéciale qui doit être faite au bon moment, autour du 15 août (à la deuxième sève), à condition qu'il ne fasse pas trop sec...* ».

(5) - Comme j'étais assez minutieux en tant qu'ajusteur - ouilleur (mon premier métier chez "bib"), Julien m'avait proposé de m'apprendre la greffe et il m'avait donné un livre de vulgarisation. J'ai lu le livre, mais je n'ai jamais mis en pratique la technique. Je ne pense pas qu'il l'ait proposé à un autre de ses petits-enfants et, à ma connaissance, aucun des descendants ne prendra la suite. C'est un savoir-faire familial perdu.

Julien à l'école communale de Chas

Extraits des propos recueillis en 1991 par les élèves de la classe d'Yves Cogneras, instituteur à l'école de Chas [regroupement pédagogique Chas - Espirat - Reignat].

Julien raconte aux élèves: « *Je suis allé à l'école à l'âge de cinq - six ans jusqu'à dix ans. (...) J'avais un bon instituteur, il était très gentil mais peut-être un peu sévère... Il fallait bien !* ». Il continue : « *Le matin, quand on entrait en classe, il nous regardait les mains et si on n'était pas propre, il fallait aller se laver. Il était dur, mais c'était un brave homme* ».

Julien aimait étudier, mais explique-t-il : « *Mon père avait souvent besoin de moi. Alors, il fallait que j'aie dressé les bêtes, parce qu'il n'y avait pas de tracteur en ces temps-là* » (...). « *Mes parents travaillaient à bras, ils allaient moissonner à la faucille* »... Ou encore : « *Moi j'aimais bien l'école, mais je manquais souvent car c'était le travail des champs d'abord, et ainsi il y avait des mots que je ne comprenais pas* ».

Dans l'école communale de Chas, il n'y avait qu'une classe de 25 à 30 élèves. Julien précise qu'il y avait plusieurs divisions de la 1^{ère} à la 3^{ème} : « *L'instituteur faisait la classe à chacune des divisions et ça lui donnait beaucoup de travail* » (...). « *Il gardait les élèves jusqu'au certificat d'étude. Après la classe, la femme de l'instituteur s'occupait des filles pour leur apprendre la couture* » (...). « *Il n'y avait pas de cantine car tous les élèves habitaient le bourg de Chas et ils rentraient manger chez eux à midi* ».

À l'époque de Julien, dans les années 1910, la classe se situait au-dessus de la mairie et les élèves montaient en sautoirs par un étroit escalier en colimaçon... Et bien sûr, il y

avait aussi le curé de la paroisse qui vivait à la cure. Julien montre aux enfants que la cure se trouvait à l'emplacement de l'école actuelle. Il leur explique : *« On m'avait mis enfant de chœur, et le matin de bonne heure j'allais servir la messe basse du curé (...). Après j'allais à l'école (...). Pour chauffer l'hiver, il y avait un poêle et à tour de rôle les élèves devaient s'en occuper, l'allumer ou le nettoyer » (...).* *« La classe commençait à 8 heures et se terminait à 11 heures car à 11 heures 30 on allait au catéchisme plusieurs jours de la semaine. Les jeudis et les dimanches étaient les jours de repos de la semaine et il y avait les vacances scolaires aussi ».*

- 2 -

La période de la guerre 14/18

Julien arrête l'école après l'entrée en guerre de la France et la mobilisation de l'instituteur de Chas. Il avait dix ans alors que la scolarisation des enfants se terminait à douze ans (passage du certificat d'étude). Pour rendre service à une de ses connaissances dont le fils avait été mobilisé en 1914, Pierre place son fils aîné Julien chez un fermier de Pignols (63) [commune située entre Vic-le-Comte et Billom - NDLR] au village de Champclos. Julien y reste presque deux ans entre ses douze et quatorze ans. La collaboration des deux familles s'arrête brutalement suite à une sombre histoire de semence. De retour à Chas, Julien reprend le "travail à façon" avec son père. Puis Pierre est mobilisé à son tour, mais dans un service auxiliaire à Clermont-Ferrand pour préparer le matériel qui servira aux "poilus" dans les tranchées. Julien ne sait pas exactement ce que faisait son père au service auxiliaire. Sarcastique, il s'exclame : « *C'était certainement pour faire des conneries. Plus un militaire faisait de conneries mieux il était vu* ».

L'apprentissage de la musique

Comme Julien a dû arrêter l'école à dix ans, et que personne dans son entourage familial ne jouait d'un instrument, il n'a jamais pu apprendre le solfège et la musique pendant

sa courte scolarité. Ce n'est que lors des veillées et avec le voisinage de Chas qu'il a découvert l'harmonica, l'accordéon, et qu'il a appris des rudiments de solfège. À l'adolescence, de retour de Pignols, c'est avec ces deux instruments que Julien fait ses premières armes musicales. Il précise : « *À l'oreille, car j'avais l'oreille musicale* ». Et de fil en aiguille ou plutôt de anche en piston, il va s'aguerrir dans les veillées et les fêtes de pays.

À dix-huit ans, Julien fait la rencontre d'un clarinettiste de Chauriat qui, le prenant sous son aile, lui apprend le solfège et le maniement de la clarinette ⁽¹⁾. Cet apprentissage approfondi va lui changer la vie. C'est avec une étincelle dans les yeux qu'il se remémore cette période des années 20 et dit : « *Il m'enseignait d'abord la battée (la mesure, le rythme) puis les notes sur la portée et enfin le doigté sur l'instrument* » ... Et de continuer : « *J'aimais bien jouer, et il y a quelques années j'ai ressorti ma clarinette (...) Je ne m'en rappelle plus car il y a trop longtemps que j'ai arrêté. Tu comprends, quand on est bien fatigué après une journée de travail on n'a pas envie de jouer de la musique* ».

Les veillées

Avant l'irruption de la radio et de la télévision dans les foyers, les villageois s'organisaient des veillées. Julien se souvient de ses premières veillées à Chas où les femmes éclairaient la pièce avec des lampes à huile... « *C'était un espèce de sabot où on mettait de l'huile de noix et que*

(1) - À la retraite Julien avait prévu de se remettre à la clarinette qu'il avait gardée soigneusement dans son étui. Il a bien essayé, mais ses doigts n'étaient plus aussi agiles et surtout à cause d'une DMLA, il ne voyait plus suffisamment. Alors il a donné sa clarinette à une de ses arrière-petites-filles qui apprenait à jouer de cet instrument à l'école de musique de Billom.

les femmes suspendaient pour éclairer leur ouvrage ». Et d'ajouter : « Actuellement ce serait difficile, il n'y a plus de noyers, le remembrement les a tous coupés. Peut-être que dans l'avenir les exploitants seront payés pour en replanter. (...) Les femmes tricotaient et ceux qui savaient des histoires les racontaient ». Julien poursuit sa description : « Je me rappelle qu'à Chas les jeunes filles avaient découvert que je craignais la chatouille, et à deux ou trois, elles se mettaient à côté de moi et me chatouillaient ». Puis il évoque une période plus récente : « Après, avec les lampes à pétrole, on voyait déjà mieux ».

Répondant à une interrogation sur la fréquence de ces rencontres entre villageois, Julien explique qu'« *en hiver les nuits sont longues, et presque tous les soirs il y avait des veillées souvent dans la même famille* ». Il poursuit : « *C'était surtout les femmes qui participaient à la veillée, elles étaient contentes, elles apprenaient des nouvelles, elles papotaient. Les enfants, les jeunes y prenaient part mais pas les hommes. Eux allaient se coucher (...). Les hommes n'avaient rien à y faire car ils ne savaient pas coudre ou tricoter (...). Pourtant parfois quelques-uns participaient s'ils avaient quelque chose à dire. Mon père Pierre n'y a jamais participé alors qu'à la génération de mon grand-père, Étienne, beaucoup ne savaient pas lire, et lors de ces veillées, ceux qui savaient pouvaient commenter les nouvelles du journal local* ». Julien tient à préciser : « *Mon père Pierre savait lire même s'il n'avait pas été beaucoup à l'école* ».

Julien revient sur ces échanges entre les familles villageoises : « *Les heures de veillées changeaient en fonction de la saison et du travail des champs* ». Reparlant de son apprentissage de la musique, il explique : « *Quand on est jeune on se pose un quart d'heure et on est d'attaque pour*

faire autre chose, et la musique ça me plaisait... Alors qu'en avançant en âge on est fatigué avant de commencer ».

Aux Cohériers, il y avait aussi des veillées, et Julien raconte : *« On les faisait ici à la ferme des Fontvielle, dans une petite chambrette à droite quand on entre dans l'écurie. Tous les gens du village venaient, même ceux des villages voisins ».* Julien se souvient de la Marguerite de la Pileyre qui faisait bien rire, et de la Mélanie d'Oriol avec son frère aveugle, lequel jouait de l'harmonium à la messe. Il ajoute : *« Le grand-père Antoine aimait bien raconter des histoires mais il ne participait pas aux veillées. C'est lors de ces soirées qu'il se racontait des légendes ».*

En expliquant le déroulement de ces soirées d'avant la télévision, Julien fait une comparaison avec la Bretagne : *« En Bretagne c'est bien comme ici, ils en savent des légendes là-bas ».* Julien connaît l'écrivain Henri Pourrat et se rappelle avoir lu *"Gaspard des Montagnes"*. Il a lu plusieurs livres de Pierre Loti. Maintenant il se plaint (à 93 ans) d'avoir des problèmes de mémoire [mais jamais de vue, vous saurez pourquoi plus loin - NDLR]. Si on lui dit que sa mémoire fonctionne plutôt bien, il répond simplement : *« C'est surtout les dates que j'oublie. À l'école c'était pareil je n'arrivais pas à enregistrer les dates ».*

lâche, les autres doivent tenir ».

Suivant la disponibilité de chacun, les membres du groupe musical pouvaient changer comme l'explique Julien : *« Il y en avait un autre qui jouait du piston mieux que mon copain Haget de Chauriat, mais il avait très mauvais caractère »*... Et de raconter : *« J'ai fait un bal avec lui, mais à cause de son caractère j'y serais pas revenu (...). Il avait son répertoire à lui, et comme il ne voulait pas qu'on le copie, il sortait les partitions juste avant de jouer le morceau. Bien sûr, comme ça, c'est lui qui jouait le mieux car il jouait par cœur et ainsi ça le mettait en valeur. Il faisait ça à tous les groupes de musique et plus personne ne voulait jouer avec lui ».*

Puis Julien, se souvenant de ses années de musicien, énumère les bourgs où, avec son groupe, il joua : *« On allait loin, jusqu'à Chanat-la-Mouteyre, Aulnat, mais surtout dans le pays comme Egliseneuve, Reignat, Espirat, Vassel, Bouzel, Chauriat, Isserteaux, Fayet-le-Château, Estandeuil, Mauzun, Beauregard l'évêque ».* Il se rappelle d'un épisode : *« À Beauregard, on jouait sur la place de l'église juste avant la messe et un ancien garde républicain est venu nous accompagner. Ça lui plaisait, il jouait bien le bougre et il tapait, tapait sur son tambour, quand les baguettes sont passées au travers de la peau de son instrument... Il est parti et on n'a plus revu, le garde républicain »* ... Et Julien de préciser qu'ils n'allaient pas jouer dans les bourgs des bords de l'Allier (Dallet, Mezel, Cournon...) car il y avait des bons musiciens là-bas.

Les trois compères se déplaçaient à vélo et Julien raconte que celui de Chauriat, qui était le plus âgé, avait appris à faire de la bicyclette sur le tard et qu'il était moins adroit avec son vélo qu'avec son instrument : *« En montant à Is-*

serteaux, on croise un troupeau de moutons, notre homme perd le contrôle de son véhicule et se retrouve affalé au milieu du troupeau ».

L'animation des bals était bien rémunérée. Julien donne quelques exemples : « *Ça gagnait de l'argent... Mieux que le métier de paysan où l'on ne gagne pas grand-chose (...). Avec les revenus des premiers bals, Hélène avait pu acheter un service de table de Limoges ⁽²⁾... Service qui est toujours là !* ». Il précise encore que c'était après les premiers bals qui suivirent son mariage avec Hélène. Pour les bals avant son mariage « *il arrivait bien à dépenser cet argent* », avoue-t-il avec malice...

(2) - Hélène avait une passion pour les services et la porcelaine, et les petits enfants (principalement les filles, mais les garçons pouvaient jouer avec elles) avaient un service complet de porcelaine miniature pour s'amuser !

Julien rencontre Hélène

Sur ce sujet, il y a controverse. Julien prétend : « *J'ai fait sa connaissance au marché de Billom le lendemain d'un bal qu'on avait animé dans la ville* ». À ses petits-enfants Hélène ⁽¹⁾ donnait une toute autre version de leur rencontre, racontant qu'elle l'avait repéré dans un bal à Isserteaux avant qu'il parte pour la Syrie.

À la question posée : la rencontre a-t-elle eu lieu avant ou après la Syrie ? Julien répond que c'était après car, avant de partir au régiment, il avait « *une promise* » qui habitait Thiers. Mais « *ça n'avait pas voulu marcher, ça n'avait pas voulu faire, ça ne devait pas être. Thiers ça faisait loin mais elle venait pour les fêtes à Chas ou elle avait de la famille* ».

(1) - Dans le souvenir des petits enfants, avant son mariage, Hélène était amoureuse d'un jeune aviateur qui s'est tué en avion... Quoi qu'il en soit, Hélène avait repéré son Julien dans les bals (à Isserteaux notamment) et elle pensait qu'un gars dégourdi comme lui ferait un bon parti et un bon travailleur pour la ferme des Cohériers (sa réputation de garçon plein de talent précédait notre homme). Quand Hélène sut qu'il partait en Syrie, elle décida de prendre patience. Puis, quand elle apprit par la rumeur que Julien était mort en Syrie, elle attendit confirmation officielle refusant les avances de prétendants [Hélène était une jeune fille bien tournée - NDLR]. Devant ses petits-enfants, elle n'a jamais reconnu avoir prié [Julien était un pur laïque - NDLR], mais elle a dû le faire en secret. Toujours est-il qu'il revint, reprit l'animation des bals et qu'une idylle se noua entre les deux tourtereaux.

Julien philosophant sur les caprices de la destinée, confie : « *Tu vois, je n'étais pas destiné à me marier avec Hélène car avant qu'on se connaisse, par l'intermédiaire d'une de ses tantes, elle avait rencontré un gars de Ravel, elle y tenait et aurait voulu se marier avec lui. Mais ses parents voulait la garder aux Cohériers et, si elle s'était mariée, elle serait partie chez son mari... Alors elle n'a pas donné suite. Tu comprends, précise-t-il, sa sœur Léonie était déjà mariée.* » (...). « *Hélène, bien que n'ayant que dix-neuf ans, avait des idées d'indépendance, mais comme elle était mineure elle n'a pas voulu désobéir à ses parents* »... Julien poursuit : « *Et moi, comme je n'avais pas de ferme, pas de métier défini, j'étais libre comme l'air, je pouvais me déplacer pour aller vivre dans la belle famille et je ne le regrette pas* ».

Comme pour clore le sujet, Julien annonce péremptoire la date de son mariage : « *Le 28 août 1928 !* »



Hélène et Julien en jeunes mariés.

- 6 -

Julien, chef d'exploitation

La discussion de cet après-midi commence par une explication sur les origines des bâtiments de la ferme des Cohériers (cf. photos). Les plus anciens des bâtiments datent d'avant la guerre de 14/18, et les plus récents ont été construits dans les années 30. L'évolution du bâti (habitation et élevage) se faisait en fonction du nombre de familles qui vivaient et travaillaient sur la ferme.



Une grande famille.



La ferme des Cohériers.

À la question : qui habitait chez les Fontvieille au mariage de Julien et d'Hélène ?... Julien répond : « *Il y avait trois générations qui vivaient quasiment sous le même toit. François et Marie, les grands-parents, et Antoine et Eugénie, les parents d'Hélène et Léonie. La mère Eugénie faisait la cuisine et de la bonne !... Elle avait appris chez les riches puisqu'elle avait été placée jeune dans une bonne maison autour de Clermont-Ferrand avant son mariage. Quant au grand-père François, poursuit Julien, en plus de la ferme, pour faire vivre tout ce monde, il était cantonnier et, à ses moments perdus, il allait arracher la pierre* ⁽¹⁾... *Activité qu'il a continuée tant qu'il a pu* ». Reconnaissant, Julien explique : « *On avait bien de la chance d'eux, car il y avait le beau-frère. (...) Le salaud, s'énervait Julien, il ne valait pas cher, quand il faisait le "gouame" [le mielleux - NDLR]. Il savait tirer les vers du nez des gens* » (...). « *Quand il décidait d'acheter quelque chose pour son activité, il débarquait aux Cohériers pour se faire donner de l'argent* ». Et Julien de préciser : « *Nous, on travaillait dur et on ne nous donnait rien* » (...). « *Avec Hélène, on voulait acheter une vache pour pouvoir vendre le veau. Antoine disait à sa femme : "Donne leur l'argent, tu vois bien qu'ils en ont besoin". Mais cet argent, Eugénie l'avait déjà donné, et comme il n'y avait pas de planche à billets aux Cohériers, nous n'en avons pas vu la couleur.* »

Julien se remémore des difficultés générées par la promiscuité dans laquelle vivaient les trois générations, exacerbées par la pression faite par le beau-frère qui « *ramassait tout ce qu'on faisait venir* ». Il dit : « *On a bien failli partir, il y avait une femme de Vertaizon (une riche) qui avait le domaine de*

(1) - En fait, François était tailleur de pierres qu'il extrayait d'une petite carrière d'arkose, contigüe à la ferme.

Sainte-Marcelle. Elle voulait nous le louer et on serait parti là-bas ».

Puis, grâce à François et à sa femme, tout cela s'est arrangé car *« ils nous ont donné tout ce qu'ils avaient »*. Les parents d'Hélène l'ont bien reconnu après : *« Le beau-frère, il avait pris la fille, mais il voulait aussi l'argent et, avec ses copains de Billom, il menait grand train... »*. Julien ajoute : *« Si mon beau-frère courait après l'argent, c'est qu'il entretenait "une bonne amie" »*. Avec le recul, Julien trouvait la situation cocasse : *« Utiliser l'argent qui venait de sa femme pour la faire cocue ! »*... Pour clore la discussion sur ce sujet, Julien adoucit son propos : *« Ça ne lui a pas porté chance, il est mort jeune autour de soixante ans et, avant de mourir, il nous a demandé pardon en reconnaissant qu'il leur en avait fait voir quand ils étaient jeunes »* ... Comme Julien était un homme bon, il insistait sur le désarroi de son beau-frère au moment de la mort accidentelle du jeune Huguet originaire de Bort-l'étang, commis sur l'exploitation, quand une pompe à sulfater la vigne lui explosa à la tête... Julien précisant : *« Celle-ci n'était pas de bonne qualité alors que la pompe à pression que j'utilisais était plus costaute mais aussi plus lourde à transporter »*.

Retour sur l'évolution de la ferme des Fontvieille

Pour Julien, le créateur de la ferme des Cohériers était François Fontvielle, le cantonnier, tailleur de pierre et paysan qui, avec ses trois métiers avait fait prospérer l'exploitation. Julien disait d'Antoine son beau-père : *« Il n'était pas désagréable, mais, un petit peu gâté car il était fils unique... Ça n'arrange pas ça ! »*, le sourire aux lèvres... Julien se souvenait que s'il avait le malheur d'aller aider François et Antoine sur la carrière de pierre d'arkose, il avait du mal à retourner à son bou-

lot tant son beau-père était bavard. François lui comprenait bien le problème, aussi faisait-il “libérer” Julien rapidement, car celui-ci devait s’occuper de la ferme et des vaches... Autrement, disait-il : « *On finissait à point d’heure !* » !

Julien était en admiration devant François, grand travailleur et très adroit dans l’extraction de la pierre : « *Il savait au premier coup d’œil dans quelle fente il fallait mettre le burin ou la pioche (...). Il aurait couché dans sa carrière* ⁽²⁾ (...) *Quand les femmes l’appelaient pour le repas, il répondait : “J’arrive”... Mais il fallait encore attendre un bon moment et quand il arrivait à table il bourrait sa pipe. Il ne pouvait pas se passer de sa pipe tellement il aimait le tabac* ». Julien relate une anecdote qui illustre le personnage : « *Un jour, en traversant le chemin entre la carrière et la maison, Marius, le voisin ayant écouté les appels des cuisinières, lui dit : “Ah mon pauvre François, elles t’en font voir ces femmes !” François lui répondit : “Chut, chut, sans elles on ne serait pas là...”* ». Il avait raison », conclut malicieusement Julien.

S’il considérait François comme le chef de famille, Julien reconnaissait les qualités de conteur d’Antoine ⁽³⁾. Lors de la venue aux Cohériers des petits enfants (on venait souvent à

(2) - L’activité de la carrière a perduré jusqu’en 1945/50 quand Julien liquida le stock de pierres avec les entreprises de maçonneries de Billom comme Tixier, et surtout un jeune entrepreneur ambitieux Fustier, lequel oubliait d’honorer ses achats disait Hélène à ses petits-enfants quand elle était en colère après les injustices du monde.

(3) - Dans les familles, l’arrivée d’un premier né (moi en l’occurrence) faisait l’objet de toutes les attentions. Les ressemblances physiques et de caractère étaient passées au crible. Pour mes grands-parents paternels de Font Roux je ressemblais à Antoine Fontvieille qui avait la réputation de parler beaucoup : « *Avocat des chèvres* » disait-on en patois. Cette ressemblance présumée n’avait pas plu à Hélène qui avait beaucoup d’estime pour son père et elle me raconta cet épisode quand je fus en âge de le comprendre.

Les évolutions sociétales autour des années 36

Acette époque, celui ou celle qui héritait de la ferme s'occupait des parents et grands-parents. En contrepartie, le reste de la fratrie recevait une somme d'argent au moment du partage, ou bien une participation sur la gestion de la ferme, un genre de métayage.

Julien explique : « *Dans cette période, il n'y avait pas de vraie retraite pour les vieux, juste un petit quelque chose. Seul François touchait une vraie retraite de cantonnier. C'était à la famille⁽¹⁾ de s'occuper des vieux et de prendre en charge les anciens* »... Et de poursuivre : « *Maintenant, avec le système des retraites, c'est mieux et je ne souhaiterais pas qu'une de mes filles vienne vivre aux Cohériers pour s'occuper de moi* » ... Quand Julien évoque les méthodes modernes de prise en charge des personnes âgées, il reconnaît cependant : « *J'ai une aide-ménagère une ou deux fois par semaine, ça fait pas tout, rien ne remplace la compagnie des membres de sa famille* ».

Quand on aborde le sujet des “mariages arrangés”, Julien se souvient que, dans son milieu, ça ne se pratiquait pas. Il dit :

(1) - Du côté des parents de Julien, les jeunes époux ne se faisaient pas d'illusion sur la part qu'ils allaient avoir car, lors du partage, c'est sa sœur Andrée (1919/1981) qui a repris la petite ferme (terrains, maison et grange) après son mariage avec Charles Martin (1918/1983) venu d'Alsace. Son frère Raymond de Mezel a eu 100.000 francs et Julien une vache... Julien dit que Charles n'aimait pas le travail de la terre. Il s'est fait embaucher à l'usine Cohalion de Billom.

« Si les parents n'estimaient pas le promis ou la promise, ils avertissaient leur fils ou fille en leur disant : "On t'aura averti" ... mais tu fais comme tu veux ».

À la question posée : comment cela s'est-il passé pour toi et Hélène ?... Julien répond : *« J'ai informé mes parents et on a fait comme on a voulu, c'est nous qui avons gouverné »*... Et d'ajouter : *« Mais les parents se renseignent bien et pour le coup nos parents respectifs l'avaient fait chacun de leur côté. Les miens, je crois qu'ils avaient pris des renseignements auprès de Monsieur Guilloux, géomètre à Billom dont la femme était originaire de Chas »*. Si Julien reconnaît ne pas avoir eu de problèmes puisqu'il avait *« bonne réputation »*, d'autres "promis" vivaient des situations différentes : *« Il y en a qui ont empêché le mariage de ceux qui s'étaient choisis »*. Pourtant, il n'est pas dupe et sait très bien que dans les familles riches les "mariages arrangés" sont fréquents. En évoquant ce sujet, Julien rappelle le tabou des mariages consanguins (entre cousins germains) en disant : *« Les médecins avertissaient les familles du risque encouru car ça finit par faire des idiots »*. Puis Julien fait l'analogie avec ce que l'on appelle maintenant "la diversité biologique", car *« pour les patates par exemple, il faut changer les variétés pour avoir une bonne récolte »*. En conclusion, Julien constate qu'au début du XX^e siècle, les jeunes n'avaient pas beaucoup d'opportunités de changer de région et que les mariages se faisaient dans un petit périmètre (les arbres généalogiques confirment cet état de fait). Seuls certains riches héritiers ayant fait des études à Clermont-Ferrand ou à Paris ont pu *« marier des filles »* d'autres régions de France.

La ferme des Fontvielle des années 30 aux années 50

Julien précise qu'Antoine, ayant pris la suite de François sur la ferme, l'a fait un peu progresser en achetant les terrains

disponibles. Puis Julien et Hélène ont repris l'exploitation qui est alors devenue officiellement celle de "**Monsieur Julien Tournayre**". Julien se remémore : « *Aux Cohériers dans les années 30, on vivait à trois ménages sur une ferme de 16 hectares (propriété + fermage)... Mais pour faire vivre trois générations, il fallait des bras* ».

Julien fait état de l'évolution technique qu'il a connue : « *J'ai appris à battre au fléau avec mon grand-père Étienne à quinze ans. Dans les années 20, on est passé du fléau à la batteuse... Un entrepreneur, Laroche de Bongheat (dont deux des filles étaient mariées à Chas), avait une petite machine qui tournait avec une vache dans une cage* »... Et de préciser : « *Si ces machines compensaient la fatigue du fléau, il fallait s'arrêter pour trier la paille, nettoyer le grain et le vanner* ».

Avant les lieuses tractées par des bovins ou des chevaux, les gerbes se faisaient à la main. Julien avait connu les moissons à la faucille puis, plus tard, avec les faucheuses ⁽²⁾ mécaniques [Ets Dechaux, ancêtres de Michelin - NDLR]. Il explique : « *On se mettait à plusieurs familles derrière la faucheuse pour faire et lier les gerbes et enfin il fallait réunir les gerbes, puis dans les champs (les gamins se piquaient les mollets dans les ratouilles ou les chardons car il n'y avait pas de désherbants et pesticides à l'époque). Quand les épis et le grain étaient secs on ramenait les gerbes sur un chariot à la ferme et on érigeait une meule sur le lieu où se mettrait la batteuse* ».

Plus tard, sont arrivées les moissonneuses lieuses à traction animale : « *Ça allait déjà mieux !* », reconnaît Julien... « *Les batteuses plus modernes, la paille d'un côté et*

(2) - C'était ces machines d'avant la guerre de 14 et Julien explique plus loin qu'il y avait des réticences à acheter ces faucheuses dont le rendu pour les fenaisons ne plaisait pas aux bêtes.

le grain propre de l'autre, demandaient plus de bras. Mais il y avait une entraide dans les villages, on se rendait les journées ou on payait celui qui n'avait pas de moisson » ... Julien se souvient que, dans les années 30, des batteuses, animées par des locomobiles à vapeur, carburant aux pierres à charbon, battaient les gerbes sur le pays de Billom : *« Un opérateur chauffait et l'autre engrenait, puis ils se remplaçaient »*. Il explique que ce mode d'entraînement de la batteuse fut remplacé progressivement par des moteurs à explosion plus performants et moins bruyants. Julien précise : *« Il fallait être nombreux pour permettre à la machine d'avaler les gerbes »* ... Et d'énumérer les différents postes : *« Deux pour porter les gerbes, deux ou trois sur la meule pour les faire passer, quatre ou cinq pour lier les bottes de paille derrière, plus cinq ou six pour s'occuper du grain et des vanes (l'enveloppe du grain), soit au total entre douze à quinze personnes »*.

Se souvenant de la batteuse aux Cohériers, Julien en parle avec entrain : *« Comme il n'y en avait que pour une demi-journée dans chaque ferme, on déplaçait la batteuse le temps de midi pendant que les gens mangeaient »* (...). *« Pour les journées de batteuse, tout le village était sur le pont : femmes, enfants et personnes âgées avaient leur rôle à jouer. Les femmes pour la confection des repas et les enfants »*⁽³⁾

(3) - J'avais sept ou huit ans et mon grand-père paternel Henri (handicapé suite, disait-on, à la grippe espagnole, coronavirus de 1918 ; son frère aîné Jean-Baptiste en était mort un peu avant l'armistice) m'avait embauché pour servir à boire aux ouvriers de la batteuse. Aux ordres de mon grand-père, je remplissais au tonneau le bousset. Toujours sur ses indications, nous allions désaltérer les travailleurs. Certains, très malins, ne finissaient pas leur verre de rouge et me le faisaient finir en me disant que j'allais devenir un homme. Comme il fallait s'y attendre, pour le repas de midi j'étais malade et ma mère n'était pas contente du tout après son beau-père qui ne m'avait pas protégé.

à s'occuper des bêtes. Les hommes âgés, souvent aidés par un jeune garçon, désaltéraient les travailleurs en faisant une tournée régulière avec le bousset et un "tassou" ».

Aux Cohériers, c'était l'occasion d'utiliser le four communal afin de faire cuire le pain, les rôtis, les tourtes et les tartes pour les ouvriers affamés de la batteuse.

En racontant les journées de batteuse aux Cohériers, Julien se souvient des moissons à Chas : *« Une année quand on était métayer du château (chez Escot), on avait gardé la batteuse une journée et demie (la moitié pour nous et la moitié pour le propriétaire). C'était une belle récolte de céréales (blé, orge, avoine), car à cette époque on avait même deux attelages de chevaux. »*... Un brin nostalgique, il explique : *« Si mon père avait voulu louer (devenir fermier), on aurait gagné beaucoup plus. Jean Escot le lui avait proposé en lui expliquant qu'au lieu de partager à moitié les récoltes comme métayer, en étant fermier il aurait gagné un quart de plus, mais mon père n'a pas voulu »*... D'après Julien, *« il avait peur qu'une mauvaise année de récolte l'oblige à payer le fermage avec moins de revenus »*. Julien soutient la décision de son père Pierre en précisant : *« En métayage, en cas de mauvaise récolte, les deux perdent... En fermage, seul le fermier perd alors qu'il doit honorer le fermage »*. Dans ces années, il n'était pas encore question d'assurance sur les récoltes...

L'utilisation du four sectional des Cohériers

Julien commente l'organisation : *« Le village cuisait le pain tous les quinze jours. Pour les jours de batteuse, il s'était instauré un tour de rôle entre les familles du village : quatre fermes aux Cohériers. L'année N, la famille qui chauffait en premier, c'est elle qui passait le plus de bois*

pour démarrer le four, à N+1, elle était en deuxième (un peu moins de bois), à N+3, en troisième (encore un peu moins de bois), et à N+4 en quatrième position pour chauffer et en principe il n'y avait plus besoin de bois... À N+5, on recommençait le tour de chauffe » (...). « Comme ça, c'était équitable pour tout le monde et il n'y avait pas de discussions ».

En ce qui concerne la fabrication du pain, Julien fournit quelques éclaircissements : *« Ça faisait bien du bon pain, à condition qu'il soit réussi... »*... Et d'ajouter : *« Le beau père Antoine s'énervait quand le pain n'était pas bien levé, qu'il s'écartait sur la pelle. En fait, explique-t-il, quand les femmes avaient pétri la pâte, il fallait la laisser monter quelques heures avant d'enfourner. Mais, dit-il, si t'avais vu ce commerce : le temps de fermentation de la pâte était tributaire de la météo. Si c'était le vent du nord, il fallait plus de temps que si c'était le vent du sud. Et comme en plus il fallait attendre que le voisin ait sorti sa fournée, ça n'arrangeait pas la situation et faisait dépasser le temps de levée... »*. Il précise : *« Le pain devait rester mangeable pendant deux semaines et souvent le pain rassis finissait dans "la soupe mitonnée". Soupe qui n'était pas très appréciée par les enfants »*... Julien un peu triste confie : *« J'en fais bien encore de la soupe comme ça, c'est facile à faire comme je suis seul maintenant »*.

La santé et la protection sociale

Comment fonctionnait la médecine à son époque ? Julien répond : *« En principe on avait un médecin de famille plus un autre en remplacement pour le cas où le médecin de famille était absent »*... Il nomme les docteurs Greliche et Ladevie, médecins à Billom. Et de poursuivre : *« Le médecin connaissait toute la famille et il prenait ses responsa-*

bilités ». Julien juge que maintenant, « *ils s'en lavent les mains et qu'ils envoient systématiquement au CHRU de Clermont-Ferrand*⁽⁴⁾ ».

À la question, les médecins qu'il a connus donnaient-ils des conseils éducatifs de santé (hygiène/alimentation, éducation des enfants...) ? Julien dit : « *Je n'en ai pas souvenir, mais les femmes auraient peut-être pu répondre. Pourtant certains médecins comme le docteur Greliche, c'est sou-*

(4) - Dans les dernières années de sa vie, Julien a été hospitalisé au moins deux fois et assez longtemps pour régler des problèmes d'ulcères. Il a subi plusieurs examens dans différents services (cardiologie et dermatologie). À l'Hotel Dieu de Clermont-Ferrand, il tournait en rond et se languissait de retourner chez lui auprès de sa femme. Lors d'une de ses hospitalisations, avec ma fille Virginie, nous étions allés le voir et il remerciait Hélène devant nous de l'avoir pris comme mari et de l'avoir fait monter dans la hiérarchie sociale.

Comme nous l'avons déjà évoqué, Julien, depuis la Syrie (typhoïde), a toujours souffert de mauvaise circulation veineuse dans une jambe ce qui provoquait des ulcères délicats à soigner surtout quand les règles d'asepsie n'étaient pas suivies. Ma compagne, Jackie, en tant qu'infirmière, lui a fait ses pansements pendant plusieurs années. Il y eut des hauts et des bas. Julien, ne faisant plus confiance à la médecine, trouvait souvent, au gré de ses rencontres, un nouveau traitement miracle : des onguents miraculeux ou des eaux de sources (le Saladis près des Martres-de-Veyre par exemple) qui devaient régler eczémas et ulcères en rien de temps. Jackie s'est découragée laissant la place à d'autres soignantes. C'est dans ce contexte que Julien s'est retrouvé hospitalisé suite à une infection sérieuse.

Il n'était pas rare lors de ses séances de soins qu'avec ma compagne, on participe à la vie des Cohériers. Un soir, on a croisé Monsieur Boudon le vétérinaire sortant de l'écurie de Julien. Celui-ci nous prit à part et nous expliqua que le voisin d'en face, Monsieur Robert, paraissait être dans un état bizarre. Le vétérinaire pensait qu'il avait fait une chute en allant récupérer ses vaches au pré. Avec Julien, on s'est approché de son étable et on l'a appelé. Le Robert est sorti en titubant semblant avoir un bras dans une position inhabituelle. Ma femme alla vers lui, lui toucha le bras et se rendit compte qu'il avait une fracture ouverte de l'humérus. Elle lui dit : « *Mais Monsieur Robert il ne faut pas rester comme ça, il faut vous rendre à l'hôpital pour vous faire soigner* ». Robert agite alors son bras en répliquant : « *Non c'est rien, ça ne me fait pas mal* »... La dose d'alcool ingurgitée l'avait anesthésié. On a appelé les pompiers et Robert fut soigné et "dératisé"...

vent qu'il rentrait chez lui sans sa chemise car il l'avait donnée à des nécessiteux. Et ce n'est pas une image, c'était bien la réalité de ce médecin et de son prédécesseur dont j'ai oublié le nom », affirme Julien...

Comme entre les deux guerres il n'y avait que des embryons de protection sociale Julien reconnaît : *« Je ne l'ai pas connu et surtout pas subi, mais quand un ménage ne pouvait pas payer le médecin et les médicaments, il pouvait compenser par des œufs et de la volaille. Les vrais nécessiteux qui n'avaient rien étaient soignés gratuitement. Mais par amour propre beaucoup aussi ne se faisaient pas soigner », conclut-il.*

Les mouvements sociaux de 36

Quand on évoque le Front Populaire et ce que pensaient les paysans des mouvements ouvriers, Julien confie : *« Dans la campagne, ça ne bougeait pas mais ils connaissaient les manifestations à Clermont-Ferrand. Les agriculteurs ne sont pas comme les autres, c'est le temps qui les commande eux » (...). « Mais il n'y a pas eu de la jalousie entre ces deux catégories. Comme après 36, les salariés avaient plus de temps de libre, ils pouvaient se déplacer à la campagne et venir acheter les produits de la ferme ».* Julien ajoute ironique à propos de ses cousins de Clermont-Ferrand originaires de Chas : *« Si on leur donnait, ça allait encore mieux ! ».* Puis un rien en colère Julien ajoute : *« C'est drôle, les gens de la ville croient que chez les paysans, ça vient tout seul, y'a qu'à ramasser ce qui pousse, pourtant, dit-il, chez les ouvriers beaucoup sont issus de la terre et certains paysans ⁽⁵⁾ travaillent aussi à l'usine en ville ».*

(5) - C'était le cas du fils de son voisin le Robert, double actif, paysan et ouvrier aux AMC à Clermont-Ferrand.

La seconde guerre mondiale

Julien fut remobilisé en juin 40 pour la seconde guerre mondiale au 92^{ème} RI de Clermont-Ferrand mais comme il avait trois filles il explique : « *Ça m'a fait plus vieux que j'étais et je suis resté autour de Volvic, à Paugnat exactement, où il y avait un dépôt d'obus à surveiller (...). À l'armistice de Pétain et Laval, on nous a confisqué nos fusils. Un gars de Vic-le-Comte [un peu cousin des Tournayre - NDLR] a dit : "On ne va pas rester là à rien faire on va rentrer chez nous" »*. Julien et un camarade de Chauriat lui ont rétorqué : « *Mais on va être considéré comme déserteur !* ».

La conclusion de cette réflexion de bon sens des trois compères coula de source : « *Un militaire sans fusil ne peut pas être déserteur* ». C'est ainsi que le trio est revenu de Paugnat "pédibus et jambis" en passant par Gerzat et Pont-du-Château. Ils évitaient les Allemands qui étaient déjà dans les points stratégiques aux ponts sur l'Allier et qui leur ont tiré dessus. Ils n'étaient pas habillés en militaires mais vêtus de bric et de broc par l'armée. Ils franchirent l'Allier par une vieille passerelle à Pont-du-Château et, arrivés à Chauriat, ils ont arrosé leur aventure en plaisantant sur leur statut de "déserteurs". Rétrospectivement, la petite équipe a compris qu'elle avait pris la bonne décision car si elle était restée à Paugnat ou si elle était retournée au 92 RI, comme certains de leurs camarades mobilisés, ils auraient été réquisitionnés par les Allemands et Pétain pour le STO !...

L'occupation

Julien se souvient de cette époque comme si c'était hier, il relate : « *On s'est mis dans la Résistance. On ramassait les armes au fur et à mesure que les réseaux de résistance de la région nous les amenaient et on les cachait vers la cabane aux Plaines ⁽¹⁾ et ça en faisait des caisses !* ». Puis il précise : « *En fonction de leurs besoins les groupes de résistants venaient les chercher. À chaque transaction, je les accompagnais. Si on avait été vendu, poursuit Julien, on aurait passé un sale quart d'heure. Pour la bataille du Mont Mouchet, ils sont venus les chercher. Souvent, ils venaient en mobylette avec une remorque Michelin, je montais avec eux et puis je redescendais à pied* ».

Les résistants de la vallée du Madet

Si je demande à Julien des précisions sur les protagonistes de la poche de résistance de la Vallée du Madet qui se situe près de Billom, il parle de jeunes du coin. Je l'interpelle en lui disant qu'André Paillarse, dit Patache ⁽²⁾, proclame qu'il n'y a jamais eu de Résistants dans le Madet. Julien affirme le contraire car il a eu des contacts avec eux... Et de poursuivre : « *Tu n'as qu'à en parler à Régine [sa nièce, la fille de Léonie et sœur d'Hélène - NDLR], elle t'expliquera car elle prétextait de passer nous*

(1) - Lieudit sur la commune de Montmorin où les Fontvielle avaient un terrain et un petit bâtiment.

(2) - Surnommé "Patache" car il était apprenti pâtissier, il fut un grand Résistant dans les commandos à Clermont-Ferrand avec Gabriel Montpied. Résistant de la première heure, il avait à peine dix-huit ans quand il a intégré les commandos. Il conduisait des tractions, alors que n'ayant jamais passé le permis, tout le reste de sa vie il s'est déplacé à pied ou en bateau... car il a fait moult croisières comme « *pâtissier au long cours* ». De ses voyages Patache avait tiré une collection de coquillages qu'il faisait écouter à ceux et celles qu'il jugeait dignes de passer la porte de sa demeure derrière la collégiale Saint-Cerneuf de Billom.

voir aux Cohériers pour aller visiter les jeunes Résistants du Madet ». Il y a néanmoins une cohérence dans ces divers témoignages ⁽³⁾ historiques. Car Patache, au départ des actions

(3) - Paulette Tourneyre (fille de Jean T. et sœur du Marcel T. de la Pilheyre village accolé aux Cohériers), sur l'appel de Julien, se joint à nous. Elle venait de rendre visite au Gustave et à Jeanne Royat. Julien parle du Gustave qui pendant l'occupation faisait des sorties la nuit pour aller voler les armes aux "Boches", les ramener et les cacher. En parlant des actions de résistance, Paulette se rappelle d'une manifestation du souvenir de la Résistance au 92 RI de Clermont-Ferrand et d'une discussion entre Lucien Batisson d'Oriol et le docteur Monnet (pharmacien à Billom). Le docteur conseillant à Lucien de bien se tenir lors de cette commémoration, et l'autre de répondre : *« Et toi où tu l'as gagné cette batterie de cuisine que tu as sur la poitrine, c'est pas à Verdun ? »*... La visiteuse précisant qu'à cette sauterie, elle n'avait pu s'empêcher de rire, comprenant que certains avaient reçu plus de décorations qu'ils n'avaient fait d'actes de résistance !... Et Julien d'en rajouter au sujet du Lucien Batisson d'Oriol le quel, quand il faisait l'armée, avait été voir son oncle (maréchal ferrant au 92 RI), qui lui avait conseillé d'acheter un bouquet de fleurs à offrir à son supérieur. Comme l'oncle l'avait fait boire, Lucien ne marchait plus très droit sur le chemin du retour à la caserne : *« Il avait cramponné un bec de gaz qu'il tenait d'une main, et de l'autre il montrait le bouquet aux passants en chantant : "L'armée française est la plus belle du monde" »*.

Une autre aventure dans les transactions des caches d'arme m'a été racontée par Monsieur Bartz, un Alsacien qui, pour éviter d'être enrôlé dans l'armée allemande, s'était réfugié en Auvergne. Monsieur Bartz raconte : *« Un après-midi d'orage de l'été 43, avec un collègue résistant "caserné" au bourg de Saint-Maurice-ès-Allier, on se pointe aux Cohériers et on demande à parler à Julien en privé. Celui-ci nous explique qu'il a du foin dehors et que sa priorité est de le rentrer avant qu'il ne se mouille. Julien pouvait compter sur ses filles (Claude, quatorze ans, Sylviane, douze ans et Alberte, huit ans), mais galants et dans la force de l'âge nous nous proposons de l'aider à la fenaison. La transaction (armes et munitions) se fait à la veillée, mais Julien refuse que nous repartions le ventre vide. Nous acceptons donc, et un repas bien arrosé nous est servi. Julien et Hélène nous propose alors de passer la nuit dans une grange (les armes peuvent bien attendre le lendemain). Nous nous laissons convaincre et prévoyons de quitter les lieux au lever du soleil »* ... Puis Monsieur Bartz, un sanglot dans la voix, ajoute : *« Bien nous en a pris, car c'est quand on faisait le trajet de Billom à Saint-Maurice que nos camarades résistants se sont fait prendre par la Gestapo dans leur refuge de Saint-Maurice... "Patache" s'en est sorti, mais pas son ami "Pierre le Canadien !" »* Depuis Monsieur Bartz voue une reconnaissance sans bornes à Julien en disant à qui veut l'entendre : *« Je lui dois la vie »*.

de résistance fut tout de suite enrôlé dans les commandos d'Auvergne (MUS/MUR), alors que les Résistants du Madet étaient ceux de la fin de la guerre. Ils étaient un peu considérés comme des "résistants d'opérette"... Quoi qu'il en soit, Julien ne met pas d'échelle de valeur dans les engagements des Résistants : « *Chacun a fait selon sa conscience* ».

Il se souvient de ceux de Billom qu'il a côtoyés dans son engagement : Fernand Pironon (boucher à Billom et déporté lors de la rafle de Billom du 16 décembre 1940) qui fut une des personnes qui participa à la circulation des armes et des munitions planquées dans la cabane des Plaines. Julien reconnaît : « *Beaucoup d'habitants de Montmorin savaient les objectifs de ces allées et venues à la tombée du jour. Heureusement personne n'a rien dit* ». Puis il évoque ce qui s'est passé à Chas où le mari de sa cousine germaine, Emma, a été fusillé par "les Boches" après sa deuxième évasion. Il raconte : « *Après sa première évasion, il est revenu à Chas et a été dénoncé, je vois bien qui c'est qui a fait ça, un milicien* » ... Julien ne dévoile pas son nom, il précise juste : « *Il ne valait pas cher, c'était un type qui était avec les curés* »...

Cet épisode malheureux fait revenir dans la mémoire de Julien un autre fait : « *Le dénommé Groslier de Fonbetout [petite ferme entre les Cohériers et Oriol, sur la commune de Montmorin, maintenant propriété de la famille Lescuyer devenus amis d'Hélène et Julien - NDLR] était soupçonné de faire de la délation auprès de la gestapo et de la milice de Pétain, Laval et Darnand (...). Il jouait un double jeu* », précise Julien... « *Mais ça ne lui a pas porté chance, car bien que son fils fut dans l'armée (... mais de quel côté dans cette période trouble), ce délateur a été à son tour dénoncé comme terroriste et tué par les Allemands* »... De plus poursuit-il :

« Son fils a été envoyé en Allemagne et, avec des protections en se faisant passer pour un prêtre, il a eu la vie sauve »...

Le ravitaillement pendant l'occupation

À partir des leçons de morale que nous donnaient Hélène lors de nos séjours aux Cohériers, nous, les petits enfants, avons compris que des familles de Clermont-Ferrand venaient se ravitailler en même temps que les maquisards. Sur ce sujet, Julien se rappelle : *« On leur vendait du beurre, des lapins, ce qu'on avait, qu'ils aient des sous ou pas »*... Et de préciser : *« On ne faisait pas de différence. Oh, je sais bien que dans certaines fermes, ils disaient qu'ils n'avaient rien et qu'en fait ils alimentaient le marché noir pour gagner plus d'argent !... Mais on ne mangeait pas de ce pain »*, affirme Julien.

Pendant l'occupation tous les circuits d'approvisionnement étaient complètement perturbés et, pour manger du pain, il fallait faire faire de la farine en cachette, le blé étant réquisitionné par l'occupant et par le régime de Vichy. Julien se souvient qu'aux Cohériers le village s'était organisé pour amener du blé au moulin de Brelet (à l'entrée de la vallée du Madet, chez Gouteratel)... *« Le pain n'était pas bien bon car il y avait du son dans la farine. Le Jean T. de la Pileyre avait fait la remarque au meunier, et celui-ci lui avait répondu : "C'est que vous ne savez pas le manger" »*.

La Libération

Julien témoigne qu'à la Libération il n'y a pas eu de faits de représailles sur Montmorin (comme les femmes tondues à Clermont-Ferrand ou le lynchage à Aigueperse). Quasi tous les habitants étaient contre l'occupation allemande. Il raconte cependant : *« Le garde champêtre, qui habitait aux*

Robertins, s'était pris pour un Boche alors quelqu'un – les maquisards sans doute – lui a volé un cochon prêt à tuer ».

Prenant du recul sur cette période, Julien conclut : « *Ce n'est quand même pas bien beau la guerre* ». Il avoue qu'il n'y a que maintenant, sur la fin de sa vie, qu'il accepte d'en parler. Il ne juge pas, même sa famille proche, mais rajoute : « *Ils sont restés neutres sans nuire à personne, mais quand on est un Français il faut savoir défendre sa patrie* »... Et de préciser : « *Après La libération* ⁽⁴⁾ *avec le rationnement, le ravitaillement des familles a duré longtemps. Il y avait Marie Louise* ⁽⁵⁾ *qui venait de Pérignat-lès-Sarliève pour acheter des œufs. Elle avait fait amie avec Hélène* ».

Julien se souvient aussi des réfractaires au STO qui se réfugiaient dans les campagnes : « *Le fils d'un hôtelier de Maringues (Joze ?) – un certain Kiki – était chez le voisin Bobet, mais il venait souvent chez nous car il n'aimait pas l'Alphonsine Bobet... À moins qu'il n'ait préféré la compagnie d'Hélène ou d'une de ses trois filles. Le sieur Groslier*

(4) - Pour la petite histoire (ou la grande), Julien n'a jamais accepté de toucher une pension de résistant proposée par F. Pironon. Il lui a répondu : « *Je n'ai pas fait ça pour de l'argent* ».

Dans les années 40, quand l'armée nazie a envahi le Luxembourg, des familles luxembourgeoises sont venues se réfugier à Saint-Julien-de-Coppel, Billom et Montmorin. L'une d'entre elles (trois adultes et une ado) fut hébergée à la ferme des Fontvielle aux Cohériers. Un petit Parisien mal-nutri fut aussi accueilli en pension pendant les vacances d'été. Puis après la chasse aux juifs organisée par Pétain et Laval, des familles fuyant la déportation sont venues se cacher aux villages d'Oriol, des Pirins et des Robertins. Les frères capucins de Clermont-Ferrand qui se mettaient au vert aux Robertins ont protégé plusieurs familles juives. La gestapo et la milice vichyste, ayant eu vent de ces réfugiés, en ont malheureusement arrêté un certain nombre.

(5) - Marie-Louise élevait seule son fils Claudy le quel, à l'adolescence, viendra chaque été donner un coup de main à la ferme.

a bien essayé de savoir mais je ne lui ai rien dit (...). À la Libération quand les choses se sont calmées le “Kiki” est revenu avec sa femme et ils nous ont invités chez lui, nous y sommes allés manger et c’était bien bon ! ».

Les outils de communication radio / télévision

Sur l’évolution des moyens de communication, Julien confie : *« On a eu la télé vers les années 70 lors d’un mondial de foot, car il y avait une promotion chez Pilleyre de Billom originaire de Chauriat (...) C’est toujours la même télé ⁽⁶⁾, mais les boutons sont sensibles. En été si une mouche passe dessus ça change de chaîne. En revanche, il y a longtemps qu’on a la radio. On l’avait achetée d’occasion au père Conche, ébéniste en dessous de l’hospice de Billom, dans les années 1935 (...). C’est cette radio qui nous a permis de suivre la seconde guerre mondiale (“Radio Londres”) et j’écoutais aussi de la musique et des chansons ».*

(6) - Il avait une véritable passion pour les duels de catch, et souvent il veillait pour en regarder. Plus tard, quand il a réduit son activité, il s’est passionné pour le Tour de France, pas pour les champions du vélo, mais pour les beaux paysages de la France que la télé diffusait. *« On n’a pas besoin de voyager, disait-il à Hélène, on découvre la géographie de notre si beau pays ».*

Les évolutions techniques de l'agriculture et de l'élevage

Le cheptel

Aujourd'hui, on parle de la gestion de sa ferme. Julien énumère son cheptel des années 45 : « 17 vaches, plus des génisses, des cochons et des chèvres ⁽¹⁾. (...) On a abandonné les cochons ⁽²⁾ car ça donnait trop de boulot de faire cuire les patates dans la chaudière. La dernière portée de porcs qu'on ait eu, il fallait presque payer pour les vendre ». Julien analyse le marché agricole de cette période et dit : « Si je redevais jeune, je ferais du mouton ⁽³⁾ car ça gagnait gros ». Il affirme que l'élevage du mouton rapporte plus que les vaches et donne des exemples d'éleveurs qui ont

(1) - Qui a eu cette idée d'acheter des chèvres ?... Hélène obligeait ses petits-enfants à boire du lait de chèvre : « Buvez ce lait frais. Les chèvres ne sont jamais malades alors ça fortifie les enfants », disait-elle. Depuis, j'évite le fromage de chèvre...

(2) - L'élevage des cochons étaient de la responsabilité des femmes (Hélène). Souvent, c'étaient les filles et les petites filles qui avaient la charge de s'en occuper (souvenir des années 60 de ma sœur Arlette).

(3) - L'exemple du père G. des Plaines qui, à la retraite a vendu ses vaches pour acheter un troupeau de 150 brebis (il en fallait 100 pour toucher des subventions PAC). La famille T. du M., laquelle, avec les subventions de la toute jeune PAC a fait construire des bâtiments pour accueillir des centaines de brebis... Il y en a eu pendant cinq ans et depuis les années 80 ces beaux bâtiments à ossature bois hébergent des caravanes et autres camping-cars...

organisé une estive sur le massif du Sancy. Julien explique : *« Dans le temps toutes les fermes avaient quelques moutons, le risque de ces bêtes était le gonflement de la panse. (...) La grand-mère Eugénie avait toujours du saindoux dans sa poche en allant garder les bêtes... Pour leur mettre le doigt enduit de saindoux dans le trou de balle ! ».*

Les fenaisons

En ce qui concerne les fenaisons, Julien a suivi l'évolution des pratiques agricoles. Il raconte : *« Tant qu'il y eut de la main d'œuvre disponible, les foin se faisaient à l'ancienne (en vrac) sauf que j'utilisais une faucheuse à attelage et par la suite une barre de coupe sur tracteur. Puis une fois mes filles mariées, j'ai dû moderniser. J'ai acheté une souffleuse de foin vrac, mais c'était dur à manœuvrer. Pour finir je me suis mis à la botteuse ce qui a bien allégé le travail, je pouvais m'en débrouiller seul ⁽⁴⁾ ».*

La commercialisation

Julien se remémore : *« Avec Hélène, on descendait tous les lundis au marché de Billom ⁽⁵⁾ pour vendre ce que notre ferme produisait en lait, crème, beurre, œufs, poulets, lapins et pi-*

(4) - Dans cette période des années 60/70, ses petits enfants ou d'autres jeunes vacanciers du village (dont je faisais partie) lui donnaient un sérieux coup de main... A la fin, il avait acquis un monte-bottes.

(5) - Dans les années 75, la Mutualité Sociale Agricole dans sa grande mansuétude, acceptait que les retraités continuent une petite activité. Ce fut le cas pour Julien et Hélène qui continuèrent avec quatre vaches et une basse-cour bien fournie. Et comme la demande de leur clientèle du marché de Billom ne faiblissait pas, Hélène s'est remise à barater le beurre. Plus tard, la réalisation du beurre devenant compliquée, Hélène se lança dans la confection de fromages au lait de vache et de faisselles. Elle avait abandonné les chèvres trop capricieuses à garder.

geons ⁽⁶⁾. (...) *En plus du marché, il y avait la vente dans les maisons (les clients habituels).* »... Et d'ajouter : « *Il ne faut pas oublier aussi ceux qui venaient se ravitailler à la ferme et qui sont devenus des amis* »... :

Julien insiste aussi sur les accords avec les artisans locaux ⁽⁷⁾ : « *Quand on faisait notre pain dans le four communal, il y avait une organisation particulière avec les meuniers. Quand on leur livrait un quintal (100 kilos) de blé, le meunier nous restituait 40 kilos de farine* »... Et Julien de remarquer : « *J'ai toujours eu un doute sur l'équité de ce marché, mais c'est ce qui était en vigueur. Cependant, comme la production de blé était bien supérieure à la consommation de farine, ça adoucissait les rapports avec le minotier* ». Julien se souvient aussi des petits moulins de la vallée du Madet [il y en aurait eu une quinzaine entre l'étang de la Gravière et le moulin de Marveux, là où vit Alberte la troisième fille de Julien - NDLR]. « *Ils étaient en bois de vergne et ne moulaient que deux sacs de farine par jour (...). Au moulin du Paul, j'y amenais des cosses de luzernes qu'on dégrossissait au fléau et qu'on finis-*

(6) - Comme dans toutes les fermes qui stockaient dans leur grenier des céréales pour livrer au meunier ou pour nourrir les animaux, Julien, à la suite de François et d'Antoine, avait appris à élever les pigeons. Je le revois encore grimper tout doucement sur l'échelle au lever du jour pour surprendre un ou deux volatiles, leur tordre le cou et les ramener à Hélène afin qu'elle les prépare pour un repas de famille. C'est les seules fois que je me souviens avoir mangé aux Cohériers de ces oiseaux qui étaient élevés dans un objectif de lutte contre les rongeurs.

(7) - Il faut souligner que pour certaines fermes – c'était le cas de celle de mes parents à Font Roux – ces accords s'étendaient jusqu'au boulanger ou chaque artisan retirait une partie du blé pour "la façon". Je crois que chez le boulanger, on appelait ça "à l'entaille", car chaque fois que le paysan venait chercher du pain, le boulanger faisait une entaille sur la baguette de bois correspondant au producteur de céréales. Plus tard, avec la mise en place des coopératives (Domagri), cette organisation très locale et avec peu d'intermédiaire est devenue obsolète.

sait sous la meule, car la cosse était très dure à casser. Maintenant on fait ça avec des petites moissonneuses batteuses spéciales ».

La production animale

Julien se souvient du foirail à Billom où se déroulait le marché aux bestiaux [en face de la pharmacie Monnet (pharmacie Olivier maintenant) là où il y a un beau trompe l'œil ⁽⁸⁾ - NDLR]. « *Quelquefois, dit Julien, avec Hélène, on descendait des vaches ou des veaux au marché. Mais le plus souvent, c'était les maquignons (le père Cistel de Saint-Dier) et les bouchers qui venaient acheter directement aux Cohériers (...). A ce moment-là, il y avait un abattoir à Billom et les choses étaient plus simples, maintenant, on ne sait plus où faire abattre les bêtes ⁽⁹⁾* ». Julien préférait être “en affaire” avec les bouchers de Billom. Il raconte : « *Quelque fois avec Pialoux, mais plus souvent avec Pironon ⁽¹⁰⁾, on s'entendait*

(8) - Œuvre réalisée par Josette Boissière, une artiste locale avec laquelle Virginie (l'arrière-petite-fille de Julien) a travaillé à l'Hôtel Dieu sur un trompe l'œil maintenant détruit.

(9) - Au gré de mes visites à mes grands-parents, j'ai eu l'occasion d'être présent et de donner un coup de main lors de l'embarquement d'une vache laitière réformée. C'est la seule fois où j'ai vu Julien la larme à l'œil, tellement il était ému de perdre une si bonne bête. J'en fis référence à Hélène qui me dit : « *C'est comme ça, chaque fois qu'une de ses vaches s'en va* ».

(10) - Les liens entre Julien et Fernand Pironon s'étaient tissés à l'époque de la Résistance. Son fils Jean prit la suite à la boucherie et continua d'acheter des bêtes et de faire sa tournée aux Cohériers. Jean, avec qui j'ai partagé des responsabilités d'élu municipal à Billom, aimait parler de mon grand-père Julien... Il disait : « *Jamais je n'ai connu un homme aussi droit, et surtout c'est le premier et le seul homme que j'ai vu s'occuper de la lessive du ménage* ». Effectivement, comme il protégeait sa femme, c'est lui qui faisait tourner la machine à laver (la première chauffait au bois) une fois tous les quinze jours, car Hélène était fâchée avec les outils modernes.

bien. Mais ils savaient faire leurs affaires les flibustiers ». Julien poursuit : *« Les marchands (Cistel de Saint-Dier par exemple) avaient des commandes de grandes surfaces (les Économats du Centre) et, au gré des besoins du marché, ils cherchaient soit des vaches de réforme, soit des génisses ou des veaux ».*

Julien, maréchal ferrant

Quand on lui demande où il a appris le travail de la forge, Julien explique : *« A Chas, il y avait un maréchal ferrant qui travaillait souvent en veillée. Alors, nous, les enfants on allait voir comment il faisait... pour s'instruire »* ... Et d'enchaîner : *« A l'époque, il n'y avait pas de poste à soudure, on soudait à la forge, le métal bien chaud bien blanc. J'ai bien essayé mais des fois ça voulait pas prendre... Chacun son métier ».*

A la ferme des Fontvielle, aux Cohériers, il y avait un "travail" ou "entrave [cf. photo en page suivante]" pour ferrer les bêtes (bœufs, chevaux, mulets et vaches) adossé à une cabane dans laquelle se trouvait une petite forge (pas à soufflet, comme à Billom, mais avec une turbine actionnée à la manivelle). Julien reconnaît *« qu'il se débarrassait bien »* de cette pratique de maréchal pour lui et pour ses voisins et collègues. Mais dit-il : *« Le beau père Antoine le faisait bien aussi »*... Il poursuit : *« J'ai fait améliorer l'installation à mon idée par un de mes copains : le père Ferraro [une famille italienne immigrée à Billom - NDLR] qui travaillait le bois »* (...). *« Les temps changent, dit-il, maintenant le maréchal ferrant se déplace avec sa camionnette, mais c'est pour les chevaux »*... Se désolant de cette époque révolue Julien déclare : *« Comme les vaches ne se déplacent plus pour aller au pré et qu'on n'a plus d'attelage de vaches*

ou de bœufs, les sabots ne s'usent plus ». Puis il explique : « Les races rouges avaient les sabots plus résistants que les races blanches comme les montbéliardes ou les hollandaises ».



L'“entrave” toujours présente aux Cohériers.

La mécanisation de l'agriculture

À propos de sa jeunesse à Chas, Julien évoque l'arrivée des premières faucheuses mécaniques tirées par un attelage animal : *« J'y étais favorable. Les autres disaient : “il ne faut pas en acheter, les vaches ne veulent pas manger de ce foin, ça leur pique le nez ⁽¹¹⁾ ” » (...). « En fait, ils disaient ça parce qu'ils ne*

(11) - Voir note (2) de la page 42 sur les moissons à Chas.

pouvaient pas s'en acheter. Ils ne possédaient pour travailler qu'une fourche, une bêche et une faucille, alors comme ils ne connaissaient pas autre chose parce qu'ils n'en avaient pas les moyens, ils étaient contre le progrès ».

Quand il s'est marié, Julien travaillait les champs avec une paire de bœufs. Il se remémore : *« Pour les bœufs, on pouvait les dresser ou les acheter dressés. Au début, on a acheté deux "carnes" à un meunier d'Estandeuil sur la foire de Billom, deux très beaux bœufs rouges mais très mal dressés. Je ne pouvais pas en venir à bout, ils m'ont cassé un brabant (...). C'a été la seule fois, les autres bœufs, j'ai préféré les dresser moi-même ».*

Julien poursuit : *« On a pu acheter un cheval, et avec lui ça allait mieux. Avec les chevaux, il y a moins de problèmes c'est plus facile à dresser... Sauf ceux qui sont têtes de cochon ».* Julien se rappelle avoir appris la conduite des attelages (bœufs ou chevaux) avec son père à Chas et à son service militaire... Il se souvient aussi qu'à la déclaration de guerre en 40, tous les chevaux du Puy-de-Dôme avaient été réquisitionnés par l'armée et avaient été rassemblés au 92^{ème} RI de Clermont-Ferrand. A l'armistice signé par Pétain, des chevaux ont été redistribués dans les fermes et, bien sûr, les Tournayre des Cohériers n'ont pas récupéré leur "Charlot". Ils ont eu droit à une bête qui n'était pas dressée pour le travail de la terre. Celle-ci n'était pas très douée, mais dès qu'elle entendait de la musique elle se mettait à danser... Et Julien de dire, moqueur : *« Ce cheval ne savait rien faire, comme les militaires quoi ! »*

Le premier tracteur de Julien

Pour participer au redémarrage de l'économie française à la Libération, Julien fut sensible à la réclame du *"Achetez Français"*. Un peu penaud, il avoue : *« Le premier trac-*

teur que j'ai acheté, c'était un de marque "Babiole ⁽¹²⁾" ; il n'était pas au point » (...). « Je l'avais acheté neuf, mais comme il n'était pas adapté pour faucher, je l'ai rendu et j'ai été remboursé, sauf les arrhes. Après j'ai acheté un Ferguson essence d'occasion au père G. (celui des moutons), mais l'essence coûtait trop cher, alors je l'ai échangé pour un Massey Ferguson ⁽¹³⁾ au fuel que j'ai encore ».

La production viticole

Comme beaucoup d'agriculteurs de la Toscane auver-

(12) - Lucien Babiole [sources Wikipédia] est né en 1907 à Lédergues, un petit village aveyronnais non loin d'Albi. Très jeune, Lucien Babiole quitte le domicile familial pour aller travailler à Paris. Il est apprenti et à force de courage et d'ambition, il parvient finalement à monter son entreprise. Très vite, les affaires prennent de l'ampleur. Puis des difficultés de gestion apparaissent, et finalement l'entreprise fait faillite, ce qui affecte fortement Lucien, ce dernier met fin à ses jours en 1957. Par la suite, les établissements Babiole sont repris par la marque Tracfor qui relance la production de tracteurs.

Lucien Babiole qui avait des idées novatrices s'était associé à un partenaire qui disposait de moyens financiers importants, c'est ainsi qu'il a pu monter son entreprise. Dès 1948, il commence à construire des tracteurs à chenilles. A partir de 1951, et jusqu'en 1953, Monsieur Grégoire, ingénieur et inventeur des suspensions, transforme les tracteurs chenilles en tracteur à roues et participe à l'élaboration du T6, T7, MB203. Lucien Babiole fut un pionnier. En effet, il équipa ses véhicules des derniers perfectionnements de l'époque (boîte de vitesse à rapport lent ou rapide, relevage hydraulique...), il eut même l'audace de garantir ses tracteurs à vie. C'est dès 1950 qu'il commence à fabriquer de petits tracteurs agricoles à moteur Peugeot. Le premier est un tracteur de 20 chevaux, le Babiole T6. Il sera suivi par le Super Babi en 1953 et le Multi Babi en 1954, tous deux mus également par un moteur peugeot 203. Les super HD et HDL à moteur Perkins (28/32 chevaux) sont ajoutés au catalogue en 1955. La production des Babiole culmine à plus de 1400 unités en 1954 et 1955. À partir de 1956, les Super Babi, Multi Babi cèdent la place à la série des T, ST et STP à moteur peugeot 403. La gamme est à nouveau remaniée avec les BL35 et BL18, mais le déclin est déjà commencé et Babiole ne fabriquera que 52 tracteurs en 1959, dont 36 BL35, 15 BL18 et un unique SHD. Les établissements Babiole cessent toute fabrication le 10 juin 1959.

(13) - Pour la petite histoire, lors du partage après la disparition de Julien, avec mon frère Dominique on a racheté ce tracteur et il est toujours à Font Roux.

gnate, Julien travaillait la vigne. Il en avait deux parcelles sises de chaque côté de la route qui descend de Montmorin à Billom. L'entretien des ceps de vigne (gamay et direct) ne lui posait pas de problèmes particulier dans la mesure où il avait été à bonne école avec son père et ses oncles qui eux étaient des spécialistes de la greffe et de la culture viticole. Jusque dans les années 1970, le travail de la vigne se faisait avec un cheval. Puis avec l'arrivée du tracteur, entretenir un cheval uniquement pour passer la houe ⁽¹⁴⁾ dans les rangs de vigne devenait un luxe. Aussi à l'instar des autres petits vigneron, Julien a acheté un motoculteur.

Bien entendu, la ferme des Cohériers possédait son cuveage et sa cave... Cave qui avait un droit de passage pour le rinçage des tonneaux dans la cour de la ferme voisine ! Outre la consommation de la famille [de mémoire, le vin était coupé d'eau et pour les enfants c'était juste une goutte pour teinter l'eau - NDLR], Julien vendait son vin à ses clients et voisins, ce qui faisait un petit revenu complémentaire. Plus tard, quand la consommation des vins locaux eut disparu, en relation avec d'autres viticulteurs, Julien a vendu sa vendange à la cave coopérative de Veyre-Monton ⁽¹⁵⁾.

(14) - Pour la vigne ou les betteraves sucrières et fourragères, le binage se faisait avec une houe à cheval. Puis, les bineuses derrière tracteurs se sont imposées. C'est ainsi que les chevaux de trait ont disparu de nos campagnes. Ces pauvres bêtes, étant de moins en moins utilisées, s'habituèrent à l'inaction, et quand le paysan voulait l'atteler, le cheval montrait sa mauvaise humeur quand il ne devenait pas agressif.

(15) - Cette cave coopérative s'appelle aujourd'hui "La cave de Saint-Verny". Elle est devenue une filiale de la grande Coopérative multinationale Limagrain qui s'est donné pour objectif d'améliorer la qualité des crus d'Auvergne (et ses prix) en laissant tomber les petits viticulteurs. Depuis octobre 2017, la société "Desprat Vins" d'Aurillac a fusionné avec la "Cave Saint-Verny". La nouvelle société s'appelle "Desprat Saint-Verny". Elle est détenue à part égale par Desprat et Limagrain.



Entrée du cuvage et de la cave aux Cohériers.

Julien apiculteur

N'ayant pas abordé ce sujet lors de nos entretiens, je ne sais pas comment Julien a appris l'activité d'apiculteur ⁽¹⁶⁾. Les témoignages de la famille indiquent qu'à son arrivée à la ferme des Cohériers, il y avait déjà quelques ruches et, naturellement, il a pris la suite d'Antoine et François en la matière. Dans leur grande sagesse les agriculteurs du XIX^e et XX^e siècle savaient que, pour avoir de bonnes récoltes, il fallait élever des insectes pollinisateurs. En sus, les abeilles bienveillantes produisaient le miel utilisé comme sucre et fortifiant.

(16) - Enfant, je revois encore Julien en habit d'apiculteur en train de s'occuper des deux ou trois ruches au bout du jardin potager à la sortie du village. Et j'entends encore Hélène qui me recommandait de ne pas trop m'approcher pour ne pas me faire piquer.

Une journée de travail

Nous abordons le thème de l'évolution des journées de travail depuis son enfance... Julien explique : « *Quand on travaillait à façon pour les autres, pour charrier, on partait il ne faisait pas jour et on rentrait à la nuit* » (...). « *Il y avait aussi du travail gratuit pour la famille car les oncles ne payaient pas* ». Il poursuit : « *Il y avait les corvées du dimanche : le matin on allait chercher du bois pour tout le monde et le soir on avait quartier libre* »... Et d'enchaîner : « *Le lundi, on recommençait. Mon père Pierre était matinal, lui, il gueulait jusqu'à ce qu'on soit levé* »... Julien ne lui jette pas la pierre, car raconte-t-il, « *il avait été encore plus malheureux que nous dans son enfance* ⁽¹⁷⁾ », mais ajoute-t-il : « *Il y avait des bons côtés dans ces travaux de labour. Mon père travaillait avec un copain qui avait une fille ; elle conduisait les chevaux et moi je tournais le brabant. On s'entendait bien, et avant de rentrer manger à midi j'aimais bien calculer ce qu'il restait à faire. Je mesurais avec mes jambes – on me surnommait “Monsieur Mesure” ! – pour savoir si on terminerait dans la journée* »... Julien calcule ⁽¹⁸⁾ :

(17) - Placé jeune chez des fermiers où on le privait de nourriture... et Julien de raconter les mauvais traitements subis par son père : « *Il était placé chez un fermier de Chas (son surnom était le Loup et il avait un gendre qui avait Renard comme patronyme ça faisait donc le Loup et le Renard...) lequel, pour la collation de 10h (le casse-croute de 10h était sacré à la campagne car on petit-déjeunait très tôt et il était nécessaire de se sustenter avant le repas de 13h), s'amusait à attraper son “jeune commis” l'attachait à un arbre ou au chariot et mangeait sous ses yeux et Pierre regardait la place* ».

(18) - Une indication sur les surfaces labourées en fonction des attelages. Les vaches ou bœufs : 20 ares soit plus de 3 jours pour 1 hectare ; pour les chevaux : 40 à 50 ares, soit 2 jours pour 1 hectare ; et pour les tracteurs des années 50 : 1 hectare sur la journée. Actuellement c'est 1 hectare à l'heure... sans parler du poids de l'engin, du tassage du terrain qui demande de plus en plus de puissance pour arracher la motte et la terre qui se meurt.

« Trente ares labourés par jour (avec vaches ou bœufs) (soit plus de trois jours pour un hectare... Et avec les chevaux quarante à cinquante ares soit deux jours pour un hectare ». Après le quantitatif, “Monsieur Mesure” donne quelques données qualitatives : *« Avec les chevaux, ça allait trop vite et les mottes étaient moins bien retournées, surtout pour les terrains tassés comme les luzernes ou les trèfles ».* Puis d’ajouter : *« Avec les premiers tracteurs, on pouvait labourer un hectare sur une journée ».*

Les horaires d’une journée type de travail à la ferme

Julien énumère : *« 6 heures : départ de la maison ; à 10 heures, une demie heure de collation. A midi, le temps de dételar, de manger et de rééquiper l’attelage, on recommençait à 14 heures/14 heures 30 ».* Il poursuit : *« En été, quand les journées étaient plus longues, il y avait une collation à 16 heures, puis la soupe en rentrant des champs sur les 18/19 heures, et vers les 20 heures il fallait aller traire les bêtes (vaches et chèvres). Ce qui faisait des amplitudes horaires autour de 14 heures mais avec des temps de repos intermédiaires d’environ quatre à quatre heures trente ».*

L’arrivée de l’eau potable et de l’électricité aux Cohériers

À cette question, Julien fait un effort de mémoire, puis répond : *« Si la fée électricité est arrivée avant la seconde guerre mondiale sur le canton de Billom, l’adduction d’eau est plus récente. Elle date des années 65 ⁽¹⁹⁾. Mais si l’eau*

(19) - Quand nous allions en vacances aux Cohériers, il n’y avait pas l’eau courante mais une moto pompe qui amenait l’eau d’un puits dans la cave sous l’escalier jusqu’à la cuisine. C’était déjà un progrès significatif pour les travaux ménagers et la cuisine.

au robinet a été une avancée, surtout pour Hélène à la cuisine, le ménage, la lessive et les WC ⁽²⁰⁾, nous avions un très bon puits ⁽²¹⁾ à côté de la grange » (...). « L'eau y était bien meilleure et très fraîche en été ». Puis, réfléchissant, il dit : « L'eau du robinet vient de la Dore et ça me fait penser que je dois payer la facture qui vient d'arriver. Je ne veux pas avoir à payer le dix du cent comme ça m'est arrivé pour mes impôts l'an dernier ! On a bien assez de payer ce qu'on doit sans en payer en plus ».

(20) - Les WC à la ferme des Cohériers. Dans la dernière partie de leur vie, Hélène ayant le cœur fatigué, Julien avait fait installer un WC dans leur maison. Les anciens WC se trouvaient à l'extérieur, comme dans beaucoup de fermes au fond du jardin. Mais on ne change pas les habitudes comme ça et ces nouvelles toilettes n'ont quasiment pas servies car Hélène y stockait ses fromages avant de les descendre au marché.

(21) - Le puits d'eau fraîche se trouvait à proximité de l'écurie de l'autre côté de la rue qui traversait le village et servait essentiellement à abreuver les bêtes. Mais pendant les vacances d'été nous, les enfants, étions de corvée pour remplir le broc d'eau fraîche pour les repas... Quant à la qualité bactérienne de cette eau puisée à proximité de l'étable ?... Dans les années 60, on ne se posait pas ce genre de question... et, à mon souvenir, personne n'est tombé malade.

Les relations sociales et politiques durant "les trente glorieuses"

Hélène et Julien participent à l'accueil des réfugiés ⁽¹⁾

La seconde guerre mondiale a laissé des traces pendant plusieurs années. La solidarité en milieu rural a joué un grand rôle d'inclusion des familles de réfugiés issus de pays comme l'Espagne (guerre civile et Franco) ou l'Italie

(1) - Madame Rina, couturière, et son mari maçon (réfugiés italiens) furent hébergés dans une petite maison d'Oriol appartenant à Hélène. Monsieur Morales (réfugié d'Espagne) hébergé à Chas, dont le père venait travailler comme ouvrier agricole aux Cohériers.

Monsieur Ferraro (réfugié italien) qui, comme menuisier/ébéniste, venait travailler régulièrement à la ferme (réalisation de la forge)... Mais il n'y avait pas que des réfugiés qui venaient aux Cohériers, Julien et Hélène faisaient aussi travailler des personnes mises au banc de la bonne société de Billom...

"Le Toine", qui avait la particularité de posséder une moto (j'étais en admiration devant) et dont le comportement excédait Julien au plus haut point tellement il mangeait avec une extrême lenteur...

Simone (dite "Cacahuète", elle en avait toujours dans ses poches) qui était la risée des enfants de Billom (toujours chaussée de bottes en caoutchouc), mais qui n'avait pas son pareil pour travailler dans les betteraves à condition qu'elle soit bien approvisionnée en vin rouge...

Nous, les enfants, lors de nos séjours aux Cohériers, avons croisé quelques unes de ces personnes, et Hélène nous avait raconté une partie de leur vie et de leurs "misères". Nous avons pu les observer pendant le repas de midi et la collation de 16 heures, car tout "ouvrier journalier" qu'ils étaient, Hélène et Julien se faisaient un point d'honneur de leur offrir un vrai repas. Ce qui n'était pas le cas dans toutes les fermes... et notamment les plus grosses !

(grande pauvreté dans le sud). La ferme des Tournayre/Fontvieille aux Cohériers a largement participé à l'insertion de plusieurs familles, lesquelles une fois installées durablement sont devenues de proches amis de Julien et d'Hélène ...

Le mariage des filles de Julien et d'Hélène

Sur ce sujet délicat à aborder, Julien accepte de dire quelques mots : *« Elles ont bien fait ce qu'elles ont voulu. Les deux aînées, Claude et Sylviane, il n'y a pas eu de problèmes car elles se sont mariées avec des agriculteurs qui avaient du bien. Ce fut différent pour Alberte qui avait des idées de travers, parce qu'elle voulait se marier avec un commis qu'on avait et qui n'était pas très dégourdi »*... Lui demandant de préciser son propos, un peu gêné, il poursuit : *« Après, c'était avec André Paillarse ["Patache", cf. note ⁽²⁾ sur la Résistance page 49 - NDLR], il était pâtissier et ça aurait pu faire peut-être... »*. Mais Julien d'ajouter : *« On me l'avait déconseillé alors je ne l'ai pas recommandé à Alberte »*. Pour finir, celle-ci s'est mariée avec André, fils du minotier de Marveux ⁽²⁾ sur la commune de Billom. Puis Julien se tait car l'évocation du mariage de sa fille Alberte lui est douloureux et il lui est difficile d'en parler.

Je lui rappelle alors un épisode vécu aux Cohériers pendant mon enfance. Au début de son mariage, Alberte remontait souvent voir ses parents et racontait sa nouvelle vie à

(2) - Il se trouve que j'ai bien connu le fonctionnement hyper patriarcal du moulin de Marveux car ma famille était voisine du moulin et qu'étant le filleul d'Alberte, j'étais proche d'elle. A dix-douze ans, j'allais souvent m'amuser au moulin au milieu des courroies et des machines et j'ai pu me rendre compte de la différence avec ce que je vivais. Ma tante n'avait aucune autonomie (c'est le patriarche qui faisait les courses !). Le jeune couple n'avait qu'une chambre au milieu des machines dans la poussière. Ma tante n'était pas heureuse....

sa mère. Quand Hélène en distillait quelques dires à Julien, celui-ci pouvait entrer dans une colère noire alors qu'il était d'un naturel plutôt calme. Se souvenant de cette période douloureuse, Julien avoue : *«Alberte est tombée dans une drôle de famille... Ils vivent les uns sur les autres, la belle-mère d'Alberte est très acariâtre, l'argent prend plus de place que les sentiments »*.

La période d'élus à Montmorin

Julien en bon républicain a participé à travers plusieurs mandats municipaux à la gestion de sa commune. Il se souvient : *« Après la Libération, je suis resté conseiller pendant presque vingt ans et le dernier mandat, avec d'autres, on a démissionné car le maire avec qui on avait été élu (...) voulait fermer l'école communale de Montmorin ⁽³⁾. »* Julien reconnaissant au passage que s'il avait eu le temps il aurait bien aimé devenir maire de la commune : *« Sur les trois élections, c'est toujours moi qui avait le plus de voix. Avant ma période municipale, il y a eu un autre maire – il habitait sous le château de Montmorin – et c'était Antoine mon beau-père qui était conseiller municipal »*.

Concernant les élus du département, Julien se rappelle du Docteur Ladevie, le conseiller général du canton de Billom à cette époque : *« Quand on allait en consultation chez lui il te disait surtout pas d'alcool, puis quand tu sortais de son cabinet il t'invitait à boire un pernod au bistrot ! »*. Après celui-ci, ce fut le Docteur Dischamp (vétérinaire). Julien constate : *« Les élus locaux, maires, conseillers généraux,*

(3) - Les enfants du maire étaient tous scolarisés en écoles privées confessionnelles à Billom.

voire députés avaient souvent des activités professionnelles qui les mettaient en relation avec le monde rural ».

Juré à la cour d'assise de Riom

Dans les années 60, Julien fut désigné comme juré à la cour d'assises de Riom. Se remémorant ce qui fut une épreuve pour lui, il raconte : *« J'y suis resté plusieurs jours là-bas. Le tribunal avait à juger un différend familial. Une famille riche voulait que son fils se sépare de sa femme de basse extraction en l'accusant de mœurs légères. Ça n'aurait jamais dû passer aux assises. J'étais bien content de ne pas avoir eu à juger une affaire de meurtre car s'il aurait fallu appliquer la peine de mort, ça m'aurait contrarié (...). Avec moi dans les jurés, il y avait l'instituteur de Glaine-Montaigut et Monsieur Guilloux, géomètre à Billom et natif de Chas ».*

De son expérience avec la Justice, Julien regrette : *« On ne peut pas dire ce qu'on veut parce que ce sont les livres qui commandent. Il faut respecter le code pénal... Tu n'es pas libre, tu peux pas dire ce que tu penses ».*

Julien passe le permis de conduire à plus de 50 ans

Julien se souvient de la première voiture qu'il a vue dans son enfance à Chas, en 1910... « *C'était un boucher de Clermont-Ferrand qui venait vendre sa viande en auto. Pour prévenir le chaland, il avait une sirène qu'il actionnait avec une manivelle* ». Depuis l'acquisition de son premier tracteur, Julien pensait être à l'aise avec la conduite automobile... Mais ce ne fut pas un long fleuve tranquille.

« *Quelle aventure !, explique-t-il... A l'époque, dans les années 50, il n'y avait pas d'auto-école sur Billom. Les candidats s'entraînaient avec des connaissances qui avaient une voiture et quand ils pensaient être prêts, ils allaient à Issoire pour passer l'examen (conduite et code). J'ai dû m'y prendre à deux reprises pour l'avoir. La première fois, pour me garer, j'étais trop loin du trottoir et la deuxième fois pareil, mais ils me l'ont donné quand même* »... Résigné, il dit : « *Ils font bien comme ils veulent* » (...). « *Je n'ai jamais eu d'accident, mais c'est pas pour ça que les assurances baissent. Ils en profitent bien quand même* ».

L'achat de son premier véhicule automobile

Sa première auto, Julien l'a achetée dans les années 60. Il se souvient : « *Mon beau-frère, m'a conseillé un garagiste de Billom qui m'a vendu une juva 4. Celle-ci fut livrée*

en état de marche, sauf qu'il n'y avait pas d'huile dans le pont ! »... Se souvenant de ses automobiles, il explique : « J'ai eu deux voitures d'occasion une juva et une 4L. Je l'ai vendue à mon petit-fils, Thierry, qui l'a cassée à Billom... Puis à la fin des années 80, j'ai pu acheter une 4L neuve... ». Mais confie-t-il : « Ma deuxième 4L achetée neuve était plus large que la première ⁽¹⁾ ».

Le voyage à la mer

Julien et Hélène n'utilisaient leur Renault 4L que pour circuler autour de Billom, essentiellement pour faire leurs courses et pour aller visiter la famille et les amis. Pourtant, devant l'insistance d'Hélène qui n'avait jamais vu la mer, ils se sont concocté, dans les années 80, un voyage en amoureux. Julien raconte : *« Au départ nous avions prévu d'aller à l'océan vers Bordeaux. Finalement la propriétaire d'une maison de campagne d'Oriol, qui nous avait vu en train de consulter des cartes routières, nous a proposé de la ramener chez elle à Bandol : "Vous me ramenez chez moi et je vous guiderai" »...* Julien reconnaît : *« Ça m'a bien rendu service parce que j'ai conduit mon saoul, j'en avais fait une hémorragie nasale tellement j'ai eu chaud dans cette voiture ».* Julien se souvient d'être passé à côté de l'auberge de Peyrebeille [les légendes des veillées... et qu'il situait un peu au-dessus d'Issoire - NDLR]... Puis il détaille les visites

(1) - Il faut savoir que dès les années 85, Julien souffrait de DMLA, maladie qu'il ne voulait pas reconnaître car il avait peur qu'on lui supprime le permis. Dans sa mauvaise foi, il soupçonnait les ponts et chaussées d'avoir rétréci le pont du bas des marronniers à Billom et les constructeurs d'automobiles d'avoir élargi les châssis. Lors des fêtes de famille, si on devait se rendre dans une salle des fêtes autour de Billom, sur les recommandations d'Hélène, Julien me demandait de rester devant lui et de veiller à ce qu'il ait bien le temps de traverser carrefours et ronds-points...

des alentours de Bandol jusqu'à Marseille : « *C'est un neveu de notre voisine qui nous a véhiculés* »... À propos de ce voyage sur les bords de la Méditerranée Julien conclut : « *C'est fatigant de conduire et de regarder le paysage... et les panneaux de signalisation !* ».

Plus tard Julien préféra voyager avec le petit écran. Il ne s'était jamais intéressé au sport mais regardait assidument les étapes du Tour de France en s'exclamant : « *Ça me fait voyager, on voit des beaux paysages. La France est si belle* ».

Les fêtes familiales et la disparition d'Hélène

Sur ce thème, je ne vais pas faire référence à la mémoire de mon grand-père Julien mais à la mienne et à celle de mon entourage familial.

La vie des familles en milieu rural était rythmée par les “fêtes familiales” qu’étaient les anniversaires, les baptêmes, les mariages et les enterrements. Du plus loin de mes souvenirs d’enfance – je devais avoir 4 ou 5 ans – les déplacements, dans les années 50, se faisaient en carriole tractée par un cheval. Nous nous rendions pour le repas de midi soit aux Cohériers chez Julien et Hélène, soit à Chas chez Pierre et Marguerite. Outre les jeux entre cousins et cousines, ce qui marquait les enfants lors de ces repas, c’était les histoires racontées par les adultes – pas toutes compréhensibles par les enfants et souvent racontées en patois – et surtout les concours de chant “a cappella”. Je me rappelle avoir été touché par le talent de certains chanteurs... Mon père Edmond, par exemple, qui chantait “*Les roses blanches*” de Berthe Silva.

Puis les “fêtes familiales” ont évolués en même temps que la société avec l’arrivée de l’automobile et des nouveaux médias. Ainsi, les occasions de repas familiaux se sont raréfiées. Si les couples de jeunes se formaient en dehors des us et coutumes de la religion catholique – 1968 était passé par

là – les anciens maintenaient la tradition des anniversaires de mariage.

Il y eut d’abord les cinquante ans de mariage d’Hélène et Julien organisé en 1978 [ma fille virginie avait un an - NDLR] à Font Roux en présence de la famille élargie et de leurs proches amis et voisins. Je revois encore Julien tout embarrassé du travail généré par cette grande fête. Dans ces occasions, il s’effaçait devant Hélène qui elle savait capter son auditoire sur différents sujets.

Puis, en 1989, il y eut le quarantième anniversaire de mariage de leur deuxième fille, Sylviane [ma mère, “Sis-si” pour les intimes - NDLR] avec son mari, Edmond de Font Roux. Grande fête organisée à la belle salle des fêtes de Montmorin. Pour cette grande occasion, il y avait encore plus d’invités qu’en 1978... Mes parents ont eu neuf enfants qui ont généré vingt-deux petits enfants ! Julien et Hélène, bien qu’étant les aïeux de l’assemblée, ne se trouvaient plus au centre de toutes les attentions, et cette situation rendait Julien plus détendu. Je me souviens avoir passé un bon moment à discuter en aparté avec lui quand un cri surprit tous les invités : Hélène était tombée en syncope... Grand affolement pour avertir les urgences et les pompiers... Le téléphone portable existait mais c’était des cellulaires et la technologie n’était pas répandue. De plus, il y avait un code pour utiliser le téléphone de la salle des fêtes...

Les pompiers de Billom arrivèrent enfin et Hélène fut emmenée au CHU de Clermont-Ferrand. Je revois encore le regard absent de Julien qui restait par politesse à la fête. Deux heures plus tard, Hélène revenait apparemment en forme... On lui avait diagnostiqué un malaise vagal. Elle ne s’est pas aperçue que ses arrière-petits-enfants jouaient à l’ambulance des pompiers.

Hélène disparut trois ans plus tard, en 1992, victime d'un infarctus du myocarde. Et Julien, qui n'avait pas la médecine moderne en odeur de sainteté, a toujours pensé que le malaise de l'été 89 était un signe avant coureur.

- 13 -

Conclusion

Lors de la dernière séance à l'origine de ce recueil de mémoire, je lui demande s'il souhaite encore donner des témoignages sur sa vie. Julien me répond : *« Je pense qu'on a bien à peu près fait le tour... On n'est pas parti du début pour arriver à la fin »*. En fait il avait peur que son récit ne soit pas assez linéaire. Je l'ai tranquilisé en lui disant qu'après chaque séance j'avais pris des notes et que, surtout, j'avais les enregistrements pour me repérer dans son récit. Puis il me pose la question de ce que j'allais faire de cet entretien. Je lui parle de "La Galipote" en lui expliquant que ce journal édite des articles en patois (en langue d'Oc). Julien précise alors : *« Ça doit être difficile parce que le patois n'est pas le même partout. Il y a des mots différents entre Chas, Chauriat ou Billom. A Beauregard l'évêque, ils ne disaient pas un mot comme les autres »* ... Et de se rappeler : *« Un jeune de Beauregard qui avait crevé une roue de son vélo à Chas, personne ne comprenait ce qu'il disait car le mot "pompe" n'était pas le même que chez nous »*...

Quand je lui demande s'il n'a pas eu de mal à s'adapter au patois de Montmorin, Julien répond, péremptoire, qu'avec Hélène ils ne parlaient qu'en français. J'émetts quelques doutes car je me souvenais les avoir entendu parler patois, surtout quand ils ne voulaient pas que l'on comprenne le thème de la discussion ou quand ils se moquaient de nous

en douce... Julien rétorque un peu de mauvaise foi : « *A oui peut-être bien, mais pas longtemps alors, car ta grand-mère qui comprenait bien le patois préférait parler français. Elle et sa sœur Léonie avaient été à l'école plus longtemps que moi* »... Je l'informai qu'au sein d'écoles spécialisées (calandretas) de jeunes élèves apprenaient la langue d'Oc. Julien de conclure alors : « *Dans la famille de Chas, certaines femmes ne parlaient que patois. Les hommes parlaient mieux le français...* ».



Julien, qui a survécu à sa femme Hélène sept longues années, n'a pas eu une fin de vie facile.

Lors de sa dernière hospitalisation liée à une infection de son ulcère, les médecins avaient décelé une tumeur proche de la thyroïde. Julien, qui avait alors autour de quatre-vingt-cinq ans, refusait les examens complémentaires, et comme l'ulcère était fermé, il avait hâte de retourner auprès d'Hélène (cf. note (4) de la page 46)... Et si, en vieillissant, les cellules cancéreuses se développent lentement, les tumeurs progressent quand même.

C'est une aggravation de son état de santé à la fin de l'année 1997 qui fit admettre Julien au CHRU. Un diagnostic de cancer des os (sur une jambe) fut alors établi. Au sortir du CHRU, il fut orienté sur l'hôpital local de Billom avec l'espoir de retourner dans son village des Cohériers. Ses trois filles et ses petits-enfants lui rendaient souvent visite et le sortaient régulièrement sur un fauteuil roulant dans le parc de l'hôpital. Il prenait plaisir à faire des commentaires sur la nature, la météo et les nouvelles du pays, glanées au gré de ses rencontres dans les services de l'hôpital. De mémoire,

je ne l'ai jamais entendu se plaindre du personnel soignant ou de la qualité de la nourriture. Pourtant, à chacune de mes visites, il me parlait des Cohériers et du jardin extraordinaire qu'il avait créé de toute pièce. Sachant que son état ne s'améliorerait pas, avec mon épouse qui coordonnait un service de soins à domicile et était en contact avec les médecins de l'hôpital de Billom, j'organisai pour Julien une sortie dans sa ferme et surtout une visite de son jardin.

Le jardin de Julien ⁽¹⁾

Comme il l'a souligné en racontant sa jeunesse, Julien était en admiration devant le travail réalisé par son grand-père Etienne dans la création du beau jardin de Chas. Lors de

(1) - La famille Tournayre/Fontvieille aura créé et entretenu, au cours de son existence, trois jardins différents...

- Le plus ancien situé à la sortie du village (sur la droite), à l'embranchement de la route départementale Billom-Isserteaux, clos de mur de pierre sèche, était utilisé comme jardin potager et verger avec des fruitiers greffés, des cognassiers ...

- Le deuxième jardin était perché. Il jouxtait la grange, dernier bâtiment à gauche en sortant du village en direction de la route départementale. Celui-ci était la fierté d'Hélène qui l'avait fait grillager par Julien. Nous, les enfants, n'avions pas le droit d'y aller jouer seuls car des rosiers très piquants et très rares donnaient des fleurs si exceptionnelles de beauté et de parfum qu'il ne fallait pas les déranger. En revanche, nous allions en mission avant les repas pour cueillir les herbes aromatiques, les framboises et étendre le linge sorti du bac à lessive proche de la fontaine. L'argument étant qu'en chahutant, nous risquions de nous faire mal avec les épines des rosiers. Hélène me rappelait souvent qu'à mes premiers pas dans ce jardin, j'étais tombé sur un rosier qui portait le même prénom que le mien... tout un symbole ! L'autre particularité de ce jardin tenait à ce qu'il y avait un puits à proximité et un petit terrain qui courait jusqu'à l'ancienne carrière de François. Ce terrain, bien abrité, fut utilisé pour produire pendant plusieurs années des fraises qui étaient récoltées par Julien, Hélène et leurs petits-enfants disponibles puis collectées pour la commercialisation par les Ets Ménadier de Courpière.

- Le troisième jardin est celui que Julien créa dans les vingt dernières années de son existence.



Le grand jardin extraordinaire des Cohériers.

cette visite, il m'expliqua qu'il avait toujours gardé dans un coin de sa tête l'idée d'en créer un aux Cohériers à l'image de celui de son enfance.

A la fin de sa carrière d'exploitant agricole, dans les années 80, quand il fit valoir ses droits à la retraite et qu'il vendait les parts des différentes coopératives auxquelles il adhérait (Domagri, Laiterie Montferrandaise et Sucrerie de Bourdon ⁽²⁾, il prit la décision de réaliser son rêve de jardin ... Il avait déjà mûrement réfléchi à l'endroit où il al-

(2) - Pour la coopérative sucrière Bourdon (cf. article de "La Galipote" issu de la documentation de Monsieur Pointud (directeur de Bourdon dans les années 60 ayant habité à Mauzun), Julien, comme la majorité des agriculteurs de la région de Billom a participé à la production de sucre sur les principes de culture issus des orientations données par le Duc de Morny sous Napoléon III, dit Badinguet.

lait l'installer en contre-bas des plus anciens bâtiments de la ferme à l'abri du vent du nord, bien orienté au sud et sur une prairie où, avec Hélène, ils avaient planté quelques arbres fruitiers. D'après mon souvenir les travaux de clôture (muret et grillage pour le mettre à l'abri des prédateurs de tous poils) durèrent quelques années et, au gré des coups de mains donnés par ses amis, sa famille, le jardin extraordinaire prit forme. Le résultat fut un mélange magique de rosiers, parterres floraux en symbiose avec le potager, la passion de Julien. Les plants floraux, dont il serait trop long de faire la liste, évoluaient en fonction de l'humeur d'Hélène et surtout de leurs grands amis Madame et Monsieur Lescuyer ⁽³⁾ disparus trop rapidement d'un bête accident de la route à l'orée de leur retraite.

Julien n'aura pas connu le XXI^e siècle car il s'est éteint calmement en mai 1999 à presque 95 ans. Un âge respectable au vu de son existence active et mouvementée. Lui, qui n'a pas eu la chance de faire des études a su suivre, voire anticiper en 1940, grâce à sa curiosité, son intelligence et son esprit critique, les importantes évolutions de ce XX^e siècle. Il l'aura traversé sans renier ses idées

(3) - Monsieur Lescuyer, ingénieur EDF, était tombé en amour pour les alentours des Cohériers lors de ses pérégrinations professionnelles. En interrogeant Hélène et Julien dans les années 60, il apprit que l'ancienne ferme de Fonbetou était à vendre. Le couple acquit ces vieux bâtiments et, comme une amitié s'instaura avec les Tournayre, ceux-ci leur cédèrent une parcelle de terrain pour agrandir cette nouvelle propriété. Ces nouveaux habitants générèrent un souffle moderne sur le village, et avec leurs Citroën (Traction 15 puis DS) emmenèrent pendant les vacances scolaires Hélène et ses petits enfants - Julien quand il en prenait le temps - visiter les sites remarquables de l'Auvergne (Sancy, Puy Mary, Vichy....).

de respect de l'humain, de protection de la nature ⁽⁴⁾ et de sa biodiversité. Sa retenue naturelle en faisait un taiseux, mais il avait des mots pour parler des "gens": « *C'est un brave, il est gentil, il donnerait sa chemise* » ou : « *C'est une saleté, il parle trop, c'est un maquignon* ». En l'écoutant et en l'observant "regarder" les gens, nous les petits enfants avons appris à réfléchir à ce que sont les personnes et à appréhender le bien et le mal et tout ce qui est entre. Il semblait avoir plus de tolérance que notre grand-mère Hélène qui était plus "manichéenne"... Pour elle, les gens étaient bons ou mauvais, il n'y avait pas de demi-mesure.

Quoi qu'il en soit, ses petits-enfants craignaient un peu Julien parce qu'il parlait peu et qu'Hélène nous le présentait souvent comme quelqu'un qui pouvait sanctionner et être sévère. Elle-même craignait ses réactions. Quand on donnait du grain aux poules, elle nous disait : « *Ne donne pas*

(4) - J'avais environ dix ans et je passais quelques jours des vacances aux Cohériers. Cet été Jean-Pierre F., qui avait une quinzaine d'années, avait été placé par son père (le charpentier menuisier de Billom, ami de Julien, qui l'avait aidé pour la forge) pour les vacances chez Julien et Hélène afin de donner un coup de main pour les fenaisons et moissons. Jean-Pierre travaillait aux champs avec Julien la journée et le soir il avait quartier libre. Je le suivais alors dans ses pérégrinations d' "ado". Jean-Pierre s'était confectionné tout un attirail de lance-pierre, et un soir il m'emmena dans le village pour un concours de lance-pierre. Nous voilà donc en concurrence pour celui qui arriverait à dégommer le plus beau nid d'oiseaux sous les rebords des toits du village. Je ne me souviens pas qui a gagné, mais par contre, ce qui est inscrit dans ma mémoire, c'est la "soufflée" que nous avons pris par Julien qui nous expliqua que les hirondelles (car nous dégommons des nids d'hirondelles avec des jeunes dedans) faisaient partie des oiseaux utiles à l'équilibre de la nature et que les humains devaient les protéger. Vu mon jeune âge, j'ai eu droit à la mansuétude de mon grand-père, mais il était très en colère après Jean-Pierre qui, à quinze ans, aurait dû savoir qu'il fallait protéger ces oiseaux.

trop de blé aux poules, le pépé va me fâcher »... C'était certainement une stratégie pour mieux asseoir une autorité qu'elle n'avait pas... Mais ce sont des souvenirs d'enfants et de jeunesse.

Je remercie chaleureusement toutes les personnes
qui m'ont accompagné dans l'élaboration de cet ouvrage,
et plus particulièrement mon épouse Jackie,
mes deux filles, Emma et Virginie,
mes deux sœurs cadettes, Arlette et Roselyne.

Une mention particulière à Yves pour son document sur
l'école de Chas et pour sa relecture.

Sommaire

Préambule	7
Les origines familiales et l'enfance à Chas	11
La période de la guerre 14/18	19
Le service militaire	23
Le retour à la vie civile en 1926	28
Julien rencontre Hélène	31
Julien, chef d'exploitation.....	34
Les évolutions sociétales autour des années 36	41
La seconde guerre mondiale	49
Les évolutions techniques de l'agriculture et de l'élevage	56
Les relations sociales et politiques durant "les trentes glorieuses"	69
Julien passe le permis de conduire à plus de 50 ans ...	73
Les fêtes familiales et la disparition d'Hélène	76
Conclusion	79
Remerciements	86

Achevé d'imprimer en octobre 2020
dans les ateliers de l'ACAP à Vertaizon (63)

Fabrique en Auvergne

Dépôt légal : 4^{ème} trimestre 2020